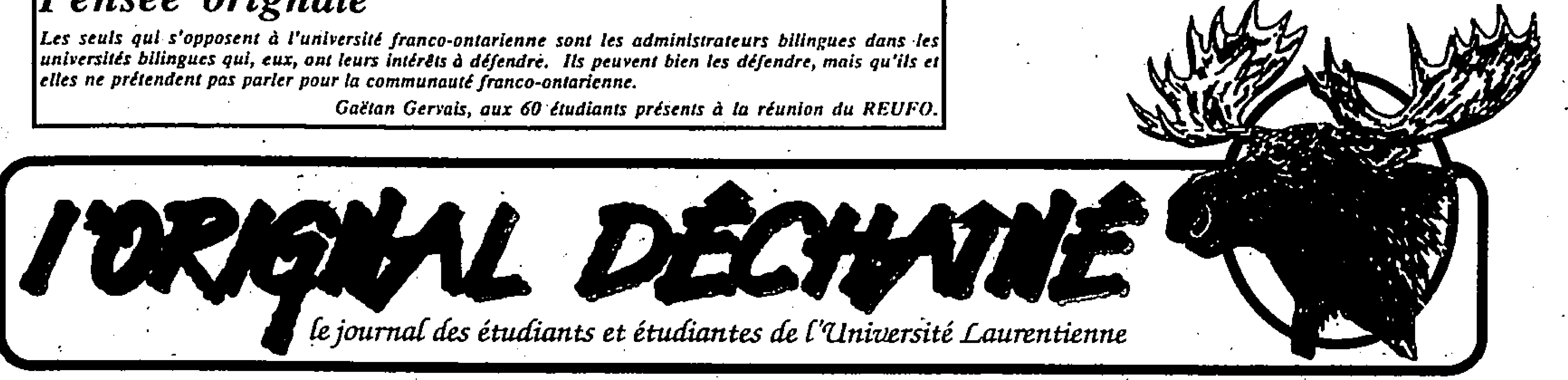
Pensée orignale

Les seuls qui s'opposent à l'université franco-ontarienne sont les administrateurs bilingues dans les universités bilingues qui, eux, ont leurs intérêts à défendre. Ils peuvent bien les défendre, mais qu'ils et elles ne prétendent pas parler pour la communauté franco-ontarienne.

Gaëtan Gervais, aux 60 étudiants présents à la réunion du REUFO.



volume 4, numéro 2 - mardi 2 octobre 1990

Le Rassemblement étudiant pour une université française en Ontario (REUFO)

Notre université française s'en vient !

Le 26 septembre 1990, le Rassemblement étudiant pour l'université française en Ontario, mieux connu sous le nom de REUFO, organisait sa première réunion de l'année scolaire 90-91. Lors de cette assemblée, l'Entre Deux, salon étudiant des francophones, a accueilli au-delà de soixante étudiantes et étudiants.

Stéphane Gauthier

L'assemblée avait pour but d'informer les étudiant-es sur le dossier de l'université française en Ontario (UFO). Il faut croire que certains avaient beaucoup de choses à dire et que d'autres avaient beaucoup de questions à poser, car la réunion a duré 90 minutes. Les discussions ont été animées par les invités, Jean-Charles Cachon, Christiane Rabier-Angrand et Gaëtan Gervais de la Société des universitaires de langue française en Ontario (SULFO), régionale de Sudbury.

Les arguments pour l'UFO étaient actuels, très bien soutenus et recherchés, ne serait-ce que du fait que les présentateurs étaient des professeur-es de l'Université Laurentienne, longtemps actifs au sein de l'institution, qui savent pertinemment quelles sont les manigances et les lacunes des institutions qui ne jure que par le bilinguisme intégré.

Questions des étudiant-e-s

Parmi les questions des étudiant-es, on peut dire qu'elles ressemblaient beaucoup à celles posées lors des discussions pour nos collèges français.

Q.: Perdra-t-on les cours que l'on offre déjà?
R.: Non. Les programmes actuels sont transférés graduellement vers la nouvelle université française : les cours de première année d'abord, ensuite la deuxième année, et ainsi de suite.

Q.: Quelle sera la qualité de l'enseignement?
R.: Si les programmes actuels sont transferés, les professeurs actuels suivront. Si la consolidation des programmes rend certains postes d'enseignement redondants, il y aura compétition pour les postes restants, et ce seront les meilleurs professeurs francophones qui se mériteront une place dans la nouvelle université française.

Q.: Où se situera cette fameuse université?
R.: La nouvelle université française aura un campus principal et deux ou trois campus satellites pour desservir toutes les régions de l'Ontario français. On peut alors envisager pour certains programmes moins fréquentés une formule ou les cours de première et de deuxième année sont offerts dans toutes les régions, de sorte que seule la dernière année de spécialisation exige un déplacement vers le campus principal.

Q.: Cela n'accroîtra-t-il pas les tensions linguistiques davantage?
R.: Non. C'est justement la cohabitation forcée, la compétition pour les ressources et l'impossibilité de concilier les intérêts divergeants qui engendre les tensions dans les universités bilingues actuelles. Quand les francophones n'auront plus à se battre pour obtenir leur dû, et quand les anglophones n'auront plus l'impression que les services offerts aux francophones privent la clientèle anglophone de ressources, les rapports entre les deux groupes seront bien plus harmonieux.

Q.: Qui ira à cette université?
R: L'université sera d'accès ouvert à tous les étudiants qui désirent suivre des programmes dont la langue d'enseignement est le français. Si on se fie à l'expérience du nouveau collège français de l'Est, la Cité collégiale, qui attire en sa première année beaucoup plus d'étudiants que prévu, le taux de fréquentation de l'université française sera élevé. L'expérience des écoles secondaires françaises créés au début des années soixante-dix le prouve aussi : quand on offre des institutions française aux francophones, ils s'y inscrivent en grand nombre.

Q.: Quand nous avons eu nos écoles secondaires, qui les a remplies?
R.: La clientèle des écoles secondaires françaises est issu des anciennes écoles secondaires bilingues.

Q.: Perdrons-nous notre anglais?
R.: Avons nous perdu notre anglais depuis que nous fréquentons nos écoles secondaires françaises?

Q.:Y enseignera-on l'anglais?
R.: Comme toute université, que ce soit en Amérique du Nord ou en Europe, on y enseignera les langues et la littérature étrangère. Il n'est pas exclu non plus que les programmes français incluent un cours formel de terminologie anglaise spécifique à la discipline, si le besoin se fait sentir. Chose certaine, l'université française s'assurera que ses diplômés soient bien formés aux exigences linguistiques et autres du monde du travail actuel.

Le ton changeait

Au fur et à mesure que la réunion avançait les questions changeaient de ton!

Q.: Que répond-on aux sceptiques qui prétendent que cela coûterait trop cher?
R.: C'est le système actuel qui coûte trop cher. On dépense présentement en Ontario 70 millions de dollars pour l'enseignement universitaire en français. C'est deux fois le budget d'une université comme la Laurentienne. Où sont nos deux universités?

De plus, le système actuel n'est pas rationnel au plan économique. Les programmes sont dédoublées et incomplets. Les universités bilingues ne coordonnent pas leurs efforts; au contraire, il se font la compétition pour les nouveaux programmes.

Et le clou, c'est que les université bilingues profitent économiquement du fait que leurs programmes français sont incomplets. Ils savent que pour compléter leurs études, les étudiant-e-s bilingues s'inscriront dans les cours anglais. Le contraire (anglais dans les cours français) est rarement le cas. Les universités bilingues se trouvent donc toujours devant un cas problème quand il s'agit de créer de nouveaux cours français: il savent que ce nouveau cours "volera" des étudiants français présentement dans les cours anglais. D'où les résistances éternelles face aux projets francophones.



Q.: Quels gestes concrets pouvons-nous poser pour faire avancer le dossier?
R.: Tout d'abord, se renseigner. Poser des questions, exiger des renseignements, suivre l'évolution du dossier dans les médias. L'émission Ontario 30 de Radio-Canada est une bonne source de renseignements.

Ensuite, faire connaître son opinion aux hommes politiques. Porter le débat sur la place publique et ne pas le confier à l'université. Car ce n'est pas chez les administrateurs des universités bilingues qu'on trouvera des oreilles sympathiques à notre cause. C'est aux politiciens qu'il faut parler.

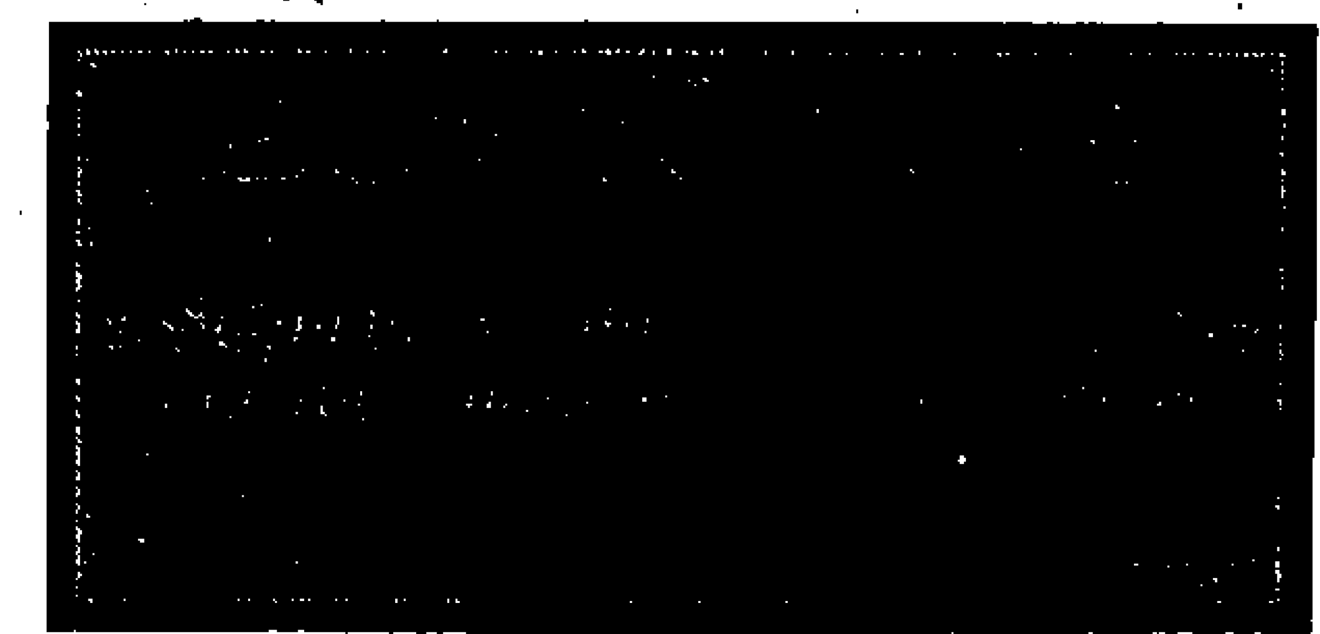
Pour cela: Participer aux ralliements comme celui-ci, écrire aux députés et au ministres. Faire connaître les insuffisances et les injustices du régime bilingue actuel, telle que les étudiants eux-mêmes la vivent personnellement.

(N.D.L.R.: Une lettre ouverte à l'Orignal déchaîné fera très bien l'affaire: nous savons d'expérience que ce journal est très remarqué à Toronto!)

***

A la fin de la réunion, on avait recueilli 41 signatures de personnes qui appuient la création de l'université française en Ontario et qui, surtout, s'engagent à se réunir une fois par mois afin de trouver des moyens d'action pour faire avancer le dossier.

La REUFO s'occupera au courant de cette année de coordonner les efforts, de créer des événements, bref de battre le fer tandis qu'il est chaud. Donc, surveillez les affiches et l'Orignal déchaîné, et soyez de la REUFO!



COURRIER ORIGNAL

L'AEF ne participera pas à un symposium sur l'avenir de la Laurentienne

Notre avenir est tout autre

N.D.L.R. Ce qui suit est le texte, fourni par les auteurs, d'une lettre adressée au recteur par intérim de l'Université Laurentienne.

Monsieur Bélanger,

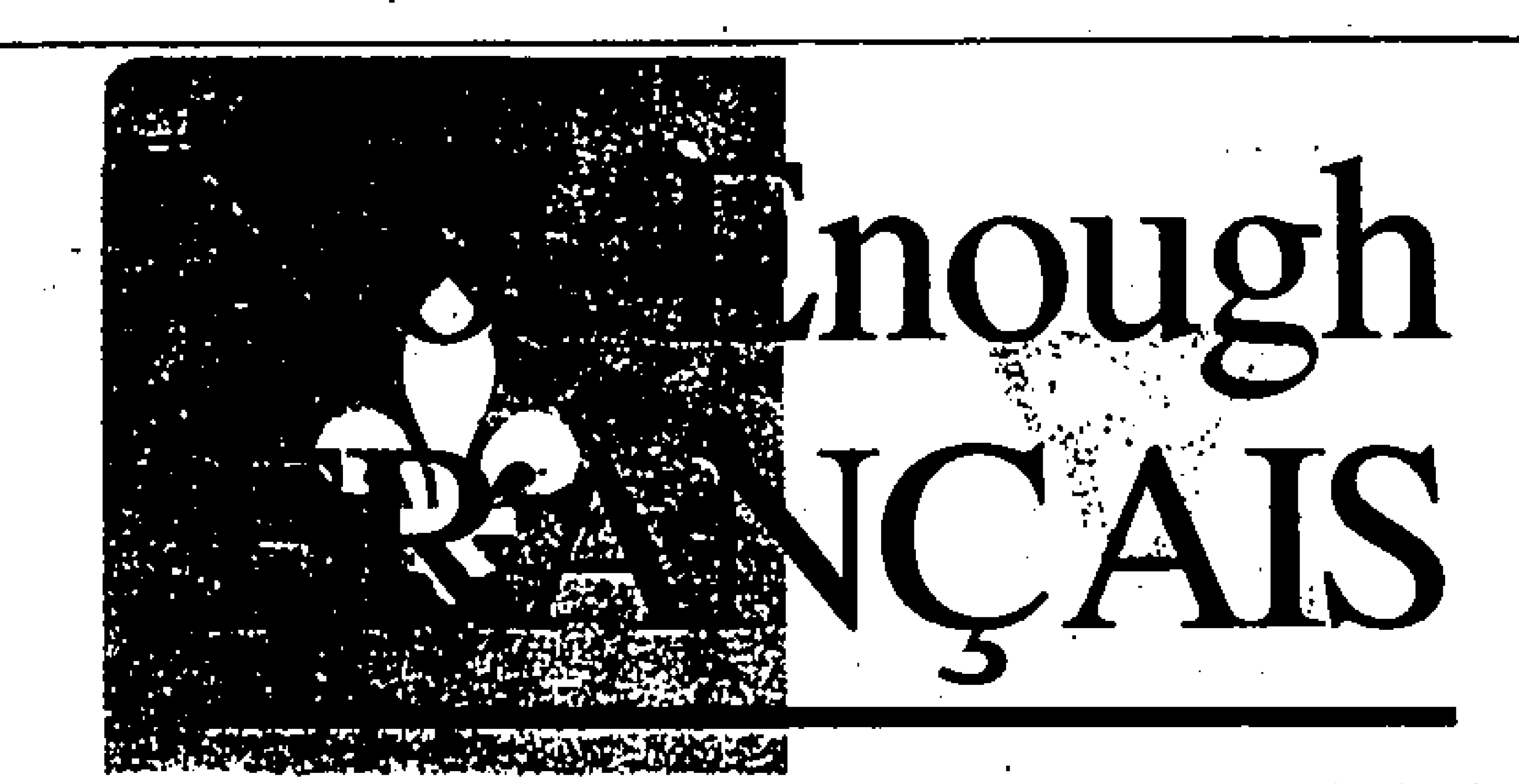
Nous tenons au nom de l'Association des Étudiant-e-s Francophones à vous remercier pour votre invitation personnelle au Symposium «Les enjeux des années '90» qui aura lieu au Killarney Mountain Lodge du 12 au 14 octobre 1990.

Cependant, l'Association des étudiant-es francophones de l'Université Laurentienne se voit dans l'obligation de poursuivre son mandat premier qui est, depuis novembre 1989, d'appuyer la création imminente de l'université française en Ontario. En effet, nous, francophones, avons raison de croire qu'une telle institution, autogérée et par conséquent autonome, est primordiale pour compléter le réseau éducatif francophone. Ainsi le francophone pourra exceller dans un milieu linguistique et culturel homogène. Dans les mots de notre nouveau gouvernement provincial «l'école, de la maternelle à l'université, constitue l'élément essentiel pour qu'une communauté (la nôtre) puisse être maître de son destin.» 1

Nous sommes convaincus que le bilinguisme laurentien ne favorise aucunement la conscience linguistique et culturelle des franco-ontariens. La pensée et la vision que nous connaissons de cette institution ne répondent pas aux besoins des francophones. L'Université Laurentienne reste donc un lieu d'assimilation.

L'Association des Étudiant-e-s Francophones, par la voix de son Grand Conseil a donc décidé de boycotter le Symposium «Les enjeux des années 90». Ceci pour démontrer son mécontentement face au progrès peu convainquant du développement du français depuis la fondation de cette université.

Notre avenir dépend d'une toute autre réalité: la venue prochaine de l'université franco-ontarienne.



Il a été également résolu par Le Grand Conseil que cette lettre motivant notre boycottage soit considérée comme voix de l'Association des Étudiant-es Francophones au Symposium et que, par conséquent, elle soit inclue dans le rapport final du Symposium: Les enjeux des années 90, selon les conventions requises.

Nous vous prions de recevoir nos sincères salutations.

Didier Kabagema et
Stéphane Gauthier

NOTE:
1. Richard Allen, député, Critique au Affaires francophones, Nouveau Parti démocratique de l'Ontario, le 12 juin 1990.

À la caféteria de l'École
des Sciences de l'Éducation

Coffee... please!

Les étudiant-e-s maîtres de l'école des Sciences de l'Éducation en ont ras le bol des services de la «supposée cafétéria». La nourriture et les services qui leur sont offerts laissent plutôt à désirer...!

Marie-Anne Levac

Bien que les classes, pour la plupart, débutent à 8 h 30, la cafétéria, elle, n'ouvre ses portes que «plus tard»... Les habitué-e-s dépendant-e-s du café prennent leur mal en patience... (Le nouveau Conseil étudiant des Sciences de l'Education a promis qu'il obtiendrait un service «café matinal» d'ici peu... patience encore... ça va venir...) De toute façon, d'ici là le café qu'on offre à la cafétéria rassasierait n'importe qui pour une période de 24 à 48 heures : il n'est disponible qu'en grande dose (tasse format «jumbo» uniquement) et seulement sous forme de liquide bien épais.

Pizza d'hier

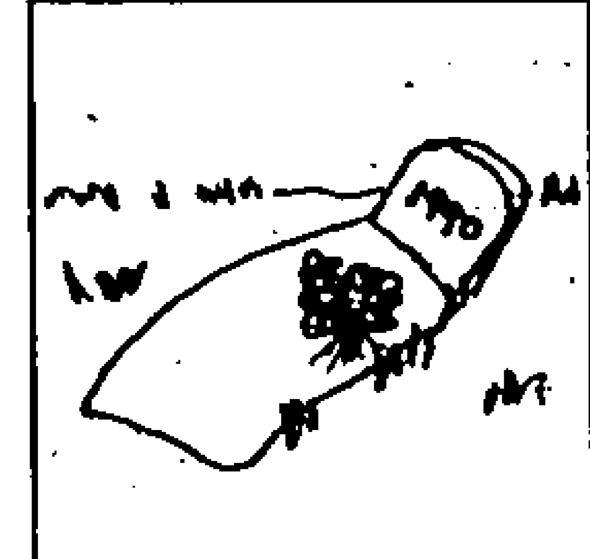
Les étudiant-e-s maîtres savent qu'ils et elles peuvent toujours compter sur leur bonne vieille cafétéria. Chaque jour, ils savent qu'elle leur offrira des sandwichs «beurre fromage», de la bonne soupe chaude (s'il en reste), de belles tranches de pizza (qui ressemblent étrangement à celles des jours précédents). De plus, tous les mardis et jeudis, ils ont tout spécialement droit à un bon bol de chili!! Yéh!

Et pour combler le tout, la caissière, sourire aux lèvres, leur remet l'échange en disant amicalement : «Thank you... very much».

Vive les lunchs préparés chez soi la veille!







Les coupables...

Les empanaché-e-s en sont venu-e-s à bout encore! En ordre chaotique pas particulier, merci aux :

Rédacteurs-trices : Stéphane Gauthier, Marie-Anne Levac, Natalie Melanson, Didier Kabagema, Geneviève Ribordy, Bruno Gaudette, Robert Poisson, un étudiant en Commerce.

L'équipe de production : Julie de la Riva, Tatiana Béliotte, Stéphane Gauthier, Christine Tellier, Normand Renaud, Luc Comeau, Didier Kabagema, Geneviève Ribordy.

À l'enlèvement de fôtes diverses : Natalie Melanson, Geneviève Ribordy et Normand Renaud

La gang veut vraiment qu'un nombre innombrable de personnes se joignent à elle et ne demanderait rien de meuh que ton article, ta lettre à l'éditeur, ta participation au montage, ta bände dessinée, tes vieux bas sales, tes restants de pizza, ton savon à vaisselle, tes...

Ramassez vos déchêts!

Le renard et la corbeille

Hier soir, j'ai eu le plaisir de voir quelque chose qu'on voit rarement ces jours-ci. Après mon cours, alors que je descendais au grand parking général déserté, j'ai surpris un renard qui y rôdait. Il a fait le saut, on s'est regardé, et il a continué son chemin, rassuré.

Natalie Melanson

On devrait se compter chanceux d'avoir un si beau site pour notre campus. Entouré de quelques lacs, on a en ce moment l'avantage d'y voir également ses forêts en pleine métamorphose, avec ses rouges, oranges et jaunes fluorescents. Ajoutez à cela un couché de soleil spectaculaire, et on ne peut se plaindre de cette éblouissante oeuvre naturelle.

Sauf pour un détail.

Ce renard, qui a inspiré cet hymne à la nature, fouillait parmi les ordures répandues partout sur le terrain: sacs de déchets de MacDonald's, etc... Dommage que les signes de présence humaine dans la nature doivent toujours témoigner d'une telle bêtise.

Nouvelle politique d'affichage à la Laurentienne

Big Brodeur et son tampon

Depuis la rentrée universitaire du 10 septembre dernier, un nouveau règlement intérieur concernant les affiches est entré en vigueur à l'Université.

Didier Kabagema

> **AVIS**
> Ce tableau est
> **RÉSERVÉ**
> **aux affiches approuvées**
> (toutes les autres seront enlevées)
> Pour approbation s'adresser au Bureau du Directeur des Services L1025

Celui-ci stipule que toute affiche posée sur les tableaux d'affichage de la Laurentienne devra préalablement être étampée du cachet omniscient du département des Services. Chose tout à fait courante dans les autres universités et qui évite de trouver des tas de papiers épars dans les couloirs. En effet, le principe de tamponner les feuilles à afficher permet de savoir la date d'expiration de tout événement. On peut ainsi se débarrasser des affiches périmées.

Il faut noter que pour être tamponnées, les affiches passent sous les yeux du département des Services qui y jettent un oeil critique. On peut donc s'assurer que des propagandes de nature sexiste ou raciale peuvent être évitées de la sorte. Cette initiative promet de l'ordre et des couloirs plus salubres.

Affiche qui veut?

Je ne doute aucunement des intentions du bureau des Services mais si on poursuivait la réflexion, il serait intéressant de savoir où commencent les papiers éligibles aux tableaux d'affichage ? Est-il possible d'avoir l'assentiment du département des Services pour l'affichage d'une réunion du REUFO ? Entendez le Regroupement des Étudiants pour l'Université Francophone en Ontario. Quelle que soit la réponse, il est à noter le dilemme qu'engendre la question.

Dans le même ordre des choses, le télécopieur du onzième étage de l'édifice Parker, qui est mis à la disposition de tout un chacun, nous permet-il d'envoyer des mémoires sur le taux d'assimilation des universités bilingues en Ontario ? Si tel est le cas, on pourrait avoir l'impression que l'Université Laurentienne scie innocemment la branche sur laquelle elle est attachée.

Dans l'hypothèse contraire où tout papier compromettant est banni du droit de réception par un télécopieur dépourvu de toute magnanimité (qualité en voie de disparition), on y verrait aisément un geste arbitraire de personnes se sentant lésées.

Tout cela nous amène à nous demander qu'étant données les divergences profondes qui existent sur le bilinguisme et par conséquent sur la raison d'être de cette université, faut-il mesurer nos propos pour utiliser le télécopieur ? Je vous laisse répondre à cette question sans pour cela vous assurer que tout ce que vous direz ne sera pas retenu contre vous.

Marche de nuit contre la violence faite aux femmes

La nuit, on bat... le pavé

Geneviève Ribordy

Vendredi le 14 septembre 1990, il y a maintenant plus de deux semaines, avait lieu, à Sudbury, comme dans plusieurs autres villes du Canada, une marche de protestation. Il s'agissait de TAKE BACK THE NIGHT, dont l'équivalent en français est REPRENONS LA NUIT.

Une centaine de femmes et d'enfants ont parcouru le centre-ville de Sudbury, en passant par les rues Durham, Elm, Lisgar et Larch. Ils portaient des bannières et des pancartes, chantaient, criaient des slogans: "Non, c'est non!" et "Pas de violence aux femmes". Pendant près d'une heure, le groupe, accompagné de voitures de police, bravait le froid humide pour se faire voir et surtout pour se faire entendre.

Le but de cette marche était d'obtenir le droit pour les femmes d'emprunter seules, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, les rues de la ville en toute sécurité sans être accompagnées. Cette manifestation protestait aussi contre toute violence faite aux femmes et aux enfants.

Aide aux victimes de violence

A Sudbury, le Sudbury Sexual Assault Crisis Center était l'organisateur principal de cette marche. Au moyen d'un service téléphonique répondant 24 heures sur 24, le Centre vient en aide aux victimes d'inceste, de viol et d'agression; il offre également du counselling sur une base personnelle, de même qu'un programme d'éducation communautaire, visant à éliminer les mythes entourant la violence sexuelle, et en clarifier l'aspect légal. Le groupe des victimes de l'inceste s'y rencontre aussi.

Pour cette occasion, le Centre avait invité de nombreux autres groupes à se joindre à lui, entre autres le Centre des femmes et le groupe des femmes de l'Université Laurentienne. Quelques étudiantes se sont jointes au groupe des protestataires... On espère que l'an prochain, un nombre encore plus important de gens se joignent à la marche.

Sécurité nocturne sur campus

Service d'escorte de la Sûreté laurentienne

Geneviève Ribordy

Avez-vous peur de vous rendre seul à votre voiture ou à votre résidence le soir, après votre cours, ou après être venus travailler à l'Université? De nombreux coins, à l'intérieur et à l'extérieur de l'Université Laurentienne sont très mal éclairés. Nous pouvons penser, par exemple, aux chemins qui mènent au stationnement d'en-bas.

Si vous avez peur, il n'y a plus maintenant raison d'avoir peur. Ou plutôt il y a un moyen de combattre la peur: vous pouvez demander de vous faire raccompagner à votre voiture ou à votre résidence. Il suffit de téléphoner à la sécurité, et un membre de la sécurité de l'Université Laurentienne viendra vous chercher à l'endroit indiqué et vous raccompagnera où vous allez. Le numéro de téléphone? 673-2661.

L'AEF souhaite la collaboration des professeur-e-s

Opération "visibilité"

Chères professeures,
Chers professeurs,

Cette lettre a pour but de vous présenter les objectifs prioritaires que l'Association s'est fixés pour l'année universitaire 1990-91 et les rôles possibles que pourraient jouer les professeur-e-s francophones dans les domaines d'actions suivants:

- rendre l'AEF plus visible auprès de son membership et de la communauté francophone;
- défendre avec fermeté les droits et les intérêts des francophones sur campus;
- promouvoir la langue et la culture françaises à l'Université.
- prélever des fonds afin de compléter notre centre d'information (revues et journaux en français).

Dans l'espoir de réaliser des progrès concrets, nous avons opté pour une stratégie très simple : **la collaboration.** Le succès du pub francophone, réalisé en collaboration avec le Carrefour francophone, indique que cette démarche vaut la peine d'être suivie.

Nous croyons que vous, les professeur-es, pouvez contribuer à une meilleure visibilité de notre association en exprimant votre appui de différentes façons:

- annoncer les activités que nous organisons (ex.: pub francophone, Rassemblement des étudiants pour l'université française en Ontario);
- encourager les étudiant-e-s à lire et à écrire dans l'Orignal déchaîné en le distribuant dans vos classes;
- porter un t-shirt de l'AEF que nous vous offrons avec notre guide-agenda au coût de $18.00.

Vous pouvez vous procurer les chandails et agendas au bureau de notre association, soit le C-306.

Merci à l'avance de votre collaboration!

Francophonement vôtres,
Stéphane Gauthier
Didier Kabagema

le Cinéfest '90 :

IMPRESSIONS DES SPECTATEURS

Voici ce que quelques spectateurs ont pensé du Cinéfest '90, et quels ont été leurs films préférés.

Michel Bock:

«C'est très bien fait. Ça a donné la chance aux gens de voir des films québécois, quelque chose de différent à voir. Mon film préféré est "Cyrano de Bergerac», à cause de la performance de Depardieu. Je trouve que le film a été très bien adapté d'après la pièce.»

Geneviève Ribordy:

«Je pense que ça élargit le cadre culturel de Sudbury. C'est très bien d'avoir des films français ici. En voyant le nombre de gens qui y sont venus, ça devrait encourager des présentations d'autres films français à l'avenir.
J'ai aimé tous les films. C'est trop difficile de choisir lequel on a aimé le plus parce qu'ils étaient tous si différents.»

Renée Cloutier:

J'ai trouvé que les films en français étaient excellents! J'y suis allée l'an dernier et j'ai beaucoup aimé l'expérience.
"Une histoire inventée" est mon préféré. Les personnages m'ont frappée. C'est une histoire simple, mais réelle.»

Julie de la Rive:

Ça a été une occasion de profiter de films internationaux, surtout à Sudbury, où on a l'occasion de voir que des films américains. Mon film préféré a été "Cinéma Paradiso". Pour moi, c'est ça du cinéma.»

Robert Dickson:

«Avec plus d'écrans disponibles (que l'an dernier) et des projections supplémentaires, on a évité les gros pépins de l'an dernier. Le Grand Théâtre est une belle salle et elle permet la tenue de cet espèce de gala où les gens peuvent se rencontrer et se côtoyer.
J'aime pas penser aux films en termes de ce que j'ai préféré, mais "Dreams» de Kurosawa m'a beaucoup ému; ça m'a resté assez profondément imprimé dans la conscience. Mais je n'ai pas vu un film que je n'ai pas aimé»

UNE RÉTROSPECTIVE DE NATALIE MELANSON

Chapeau bas au Cinéfest '90 et surtout à sa grande troupe d'organisateurs!

À leur grande joie et surprise, notre deuxième festival a eu un succès phénoménal, encore plus grand que celui de l'an dernier. Et cette fois, contrairement au Cinéfest '89, le succès a été total. D'après Cam Haynes, directeur exécutif du festival, l'énorme succès de l'année dernière avait été inattendu, et avait eu comme résultat des files d'attente impossibles, des secondes projections non prévues et un mécontentement avec l'organisation générale du festival. Mais les spectateurs n'ont pas gardé rancune, heureusement, et leur satisfaction devant le fait même d'avoir un festival de films de qualité a accru la participation à celui de cette année: hausse de 50%! Et cette fois, tout s'est bien passé. On peut même excuser les séances à guichet fermé pour des films populaires tels que «Cruising Bar» et «Cyrano de Bergerac».

Et comment les films ont-ils été choisis? Haynes dit qu'il est très fier de la sélection dynamique, variée et actuelle des films de cette année. D'abord, ils sont sélectionnés d'après leur succès mondial. Et avec le tiers des films en français — dix en tout, dont sept titres canadiens — leur forte renommée mondiale et notre forte population francophone, le festival ne pouvait qu'être un succès. Et il ne faut pas non plus oublier les nombreuses ethnies de Sudbury qui, heureuses et fières elles aussi d'enfin voir des bons films de leur pays d'origine, ont contribué de façon importante aux salles combles du Cinéfest. Par exemple, quelques centaines de Canadiens finlandais sont allés voir «The Winter War», l'histoire de la résistance finlandaise contre l'invasion russe lors de l'hiver 1939-1940. C'est le film allemand «Nasty Girl», à la quête de la justice et de la liberté, qui a remporté le prix pour meilleur film étranger au Cinéfest '90.

Et nous aussi, puisque certains nous appellent une «ethnie», avons à être fiers d'avoir vu nos désirs comblés au festival, car c'est un des nôtres qui a remporté le prix du meilleur film canadien. André Forcier, qui est venu lui-même présenter son oeuvre, «Une histoire inventée», s'était déjà mérité le prix pour le film le plus populaire au Festival mondial des films à Montréal. En plus, il est passé récemment au Festival des Festivals de Toronto, où il a été bien apprécié et même choisi par un distributeur américain (c'est en dire beaucoup ?) Et c'est pas fini, il a aussi été sélectionné pour le festival international de films de Cannes de l'an prochain, avant lequel il ne paraîtra pas à l'extérieur du Canada. Maintenant, Forcier amène son oeuvre aux festivals de Vancouver, de Winnipeg et de Moncton, et on pourra la voir en Ontario à la fin d'octobre.

Vu le succès de nos deux premiers festivals de film, c'est-à-dire cette réponse enthousiaste aux films étrangers, et surtout aux films en français, il ne reste qu'à se demander si Sudbury, qui a déjà une taille et une position assez importantes dans le Nord-Ontario, cherchera à s'impliquer davantage dans cette forme de culture, et diffusera ce genre de film régulièrement dans ses salles. Nous sommes Sudbury, et c'est à nous de décider et d'agir.

Une histoire inventée

Qu'est-ce que l'amour, ou plutôt, qu'est-ce qu'un amoureux? C'est la question classique que semble poser ce film, qui mélange adroitement amour, humour, drame, psychologie et tragédie. Tout au long du film, on se demande qui nos deux héroïnes aiment: l'homme, l'amour, ou elles-mêmes? Florence est amoureuse de Gaston, peut-être parce que c'est le seul homme qui ne tombe pas à ses pieds. Et voilà une autre énigme: tous ces hommes, jeunes et vieux, qui l'adorent comme une déesse. Sa fille, Soledad, le séduit: pour rendre Tibo, son copain infidèle, jaloux, ou pour embêter sa mère? Ou tout simplement par amour de son pouvoir sur lui? Et Tibo, qui pense rien de se mettre une minette sous la dent de temps en temps, «puisqu'il ne l'aime pas moins pour ça», devient fou de rage et de jalousie devant ceci, et va jusqu'à se tuer lui-même et Gaston. Restent des personnages mineurs: le policier alcoolique, broche-à-foin et bouffon, qui jure son amour à une mégère moche, froide, apparemment trop sérieuse pour lui. Et la pianiste-chanteuse blonde, séduisante, même vulgaire du trio, qui est follement amoureuse du bassiste noir-américain qui ne veut pas coucher avec elle avant le mariage parce qu'il est un sérieux Baptiste.

Ce sont tous ces amours, réciproques ou non, qui nous portent à nous poser des questions sur l'amour — qu'est-ce que c'est, qu'est-ce qui le provoque, pourquoi nous fait-il agir follement, pourquoi certaines personnes s'attirent-elles alors que d'autres pas, pourquoi se forment des couples qui se contrastent si drôlement qu'on se demande ce qu'ils font ensemble? Si le film est rempli de stéréotypes — la femme fatale, l'amant tragique, l'infidèle, le réformé par l'amour, le couple trop contrastant — c'est qu'ils existent, même s'ils restent toujours une énigme.

Monsieur Hire



Voici un autre film qui exploite l'énigme de l'amour. Adapté d'après un roman de Georges Simenon, Les fiançailles de Monsieur Hire, ce film est un thriller qui ne cherche pas qu'à faire frissonner, mais aussi à explorer les sentiments humains. Au début, misanthrope, sinistre, seul, Monsieur Hire n'est qu'un pervers sexuel pour nous, obsédé qu'il est à espionner Alice, qui habite derrière la fenêtre d'en face. Mais peu à peu, on sympathise avec lui alors que, ici et là, il laisse ses sentiments transpercer son extérieur froid. Il confie à Alice que souvent, le soir, il se met à pleurer dans sa solitude — sentiment angoissant qu'on a tous éprouvé de temps à autre. Et c'est dans une maison de prostitution qu'il se réfugie. On se rend compte qu'il nous rappelle peut-être le voisin d'à côté dont on se méfie — et qu'il n'est qu'un homme qui a besoin, lui aussi, de tendresse et d'amour dans un monde, surtout dans une grande ville, qui hésite à les offrir.

C'est Alice qui finit par être moins humaine que lui, lorsqu'elle utilise son amour pour protéger son fiancé meurtrier, et qu'elle le dénonce faussement en faveur de ce voyou. Elle provoque sa mort, morale et physique. Après tout, il n'est qu'un homme seul que personne n'aime, il n'est pas indispensable.

The Cook , the Thief, his Wife and her Lover

Comment peut-on qualifier l'appréciation de ce film? Car c'est peut-être le film que beaucoup ont «apprécié», mais peut-on dire «aimé»? Voici un chef-d'oeuvre qui atteint efficacement son but avec une force, un sentiment profond de dégoût voulu qui laisse le spectateur avec une boule acide dans l'estomac et un goût de bile dans la bouche — même le spectateur qui est parti au milieu du film.

Dans le cinéma, très peu de choses nous choquent aujourd'hui. Finis sont les jours où des films comme «Friday the 13th et co.» ou «Rambo» nous donnent des cauchemars; on cherche plutôt la titillation des sens chez eux. Alors comment choquer les gens, les éveiller à une situation actuelle qui en elle-même ne réussit pas à les choquer? Car voici un film qui réussit à inspirer non pas cette stimulation des sens, mais une véritable répugnance par ses scènes de violence et de meurtre. Pour trouver une nouvelle façon de choquer les gens? Oui et non.

Notre société aujourd'hui fonctionne beaucoup sur une base d'avarice, de cruauté, d'égoïsme, de passion pour le pouvoir. On le voit tellement qu'on y est insensible — autour de nous, à la télé, au cinéma. Pourquoi ce film nous choque-t-il alors avec son gros dégueulasse dont les tirades ne sont que défécations verbales? Lorsqu'un homme est dévêtu de sa dignité aussi bien que de ses vêtements quand on lui fait manger de la merde de chien? Les amants se rencontrent dans les toilettes, dans le garde-manger, et s'enfuient dans un camion de viande en putréfaction — cela nous a profondément dégoûté.

C'est pendant la scène sanglante du meurtre de l'amant que plusieurs sont partis, alors qu'on lui faisait avaler, à l'aide d'une cuillère à bois, un livre entier, ironiquement au sujet de la Révolution française. Pourquoi? Un meurtre à la mitraillette ou une décapitation auraient-ils été plus faciles à prendre? Plus humanitaires, peut-être? Enfin, ceux qui sont restés ont eu la chance de voir ce même amant cuisiné et mangé par le voleur, à qui on a enfin humanitairement tiré une balle dans la tête.

Le réalisateur, Peter Greenaway, ne s'est pas arrêté à ces scènes barbares pour communiquer sa vision. Sa cinématographie, qui continue à la véhiculer, a une grande valeur artistique, à mon avis. De la salle du restaurant complètement rouge-sang, aux cuisines en vert-malade, aux toilettes en blanc immaculé, à l'extérieur bleu-nuit, les couleurs contribuent elles-mêmes, inconsciemment, à notre dégoût. Et je suis sûre qu'elles contiennent un symbolisme que j'ai à peine compris et qui procurerait bien du matériel pour toute une dissertation littéraire.

Apparemment, ce film est une satire du régime de Thatcher. Là je ne m'y connais pas assez pour en disserter, mais je peux sûrement affirmer que c'est une image, aussi dégoûtante qu'elle soit, de notre société. Et le réalisateur a su efficacement et artistiquement la peindre. La preuve est chez ces spectateurs qui n'ont pas pu rester jusqu'à la fin du film. On n'aime jamais voir nos qualités négatives représentées, surtout quand c'est dans ce genre de caricature qu'on saisit à peine.

éclatant succès

Rosencrantz and Guildenstern are Dead

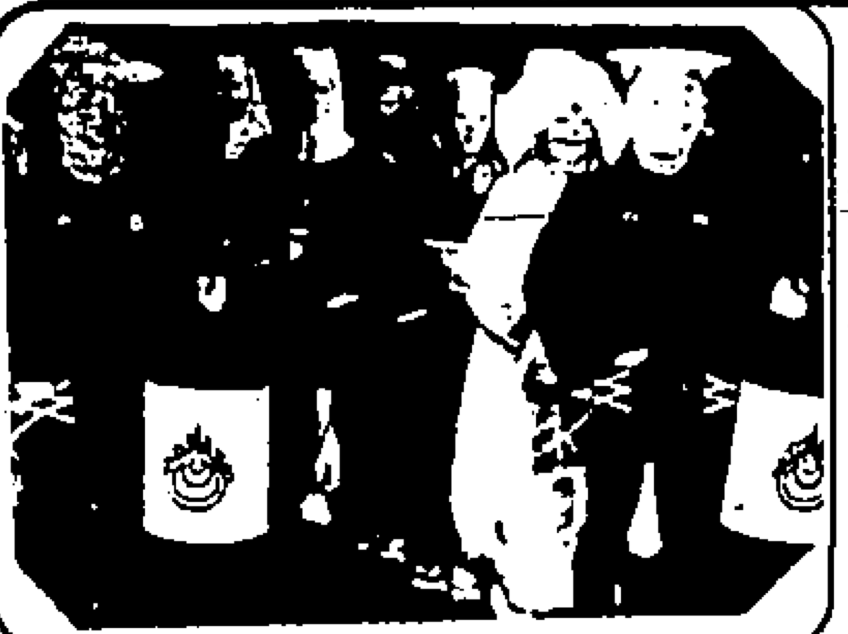


Je crois que c'est avec raison que ce film a été choisi pour l'ouverture officielle du Cinéfest '90, même si la moitié du monde en est sortie sans avoir compris grand chose. Ça doit vouloir dire que c'était un vraiment bon film, non? Comme un poème qu'on n'a pas compris? D'accord, on aurait dû y ajouter des sous-titres, même pour les anglophones, car il faut admettre que, avec le fort accent britannique de je ne sais quelle région, auquel s'ajoutait le délicieusement riche contenu littéraire du dialogue, il aurait quasiment fallu avoir le texte sous les yeux pour bénéficier de tous les jeux de mots.

Voici alors un coup d'oeil intéressant sur une perspective inattendue d'une oeuvre connue. Ce sont Rosencrantz et Guildenstern, personnages mineurs de *Hamlet*, qui sont mis en relief, alors qu'on les suit eux, dans leurs occupations derrière la scène de la pièce originale. Mais le but n'est pas que d'expérimenter une nouvelle méthode littéraire et théâtrale. Il y a aussi un thème existentialiste véhiculé surtout par d'autres personnages mineurs/principaux. Ce sont l'acteur et sa troupe qui amènent ce caractère mystique de gitans qui semblent en connaître plus de la vie que n'importe qui.

«Nous sommes des acteurs», dit l'acteur, «le contraire du monde». Il souligne le fait que notre vie n'est qu'une pièce, que tout est laissé au dramaturge, le Hasard, qui fait ce qu'il veut de nous. Ce qui nous rappelle une autre citation shakespearienne célèbre: «All the world's a stage, the men and women merely players». C'est ainsi que nos deux héros, Rosencrantz et Guildenstern, trébuchant toujours à peu près au travers leur histoire sans trop connaître le pourquoi de leur présence là où ils se trouvent, trouvent enfin leur destin — la mort, qui est notre destin à nous tous.

Dreams



Ce film japonais, du réalisateur célèbre Akira Kurosawa, est à mon avis un autre bijou du Cinéfest. Présenté sous forme de huit rêves, ou épisodes, il traverse une génération — de la paix et de l'innocence de l'enfance à l'horreur et à la stérilité de la guerre nucléaire, et finit sur un ton optimiste.

Les deux premiers «rêves» sont des délices visuels remplis de couleurs éblouissantes, alors que le héros, petit garçon, rencontre des divinités qui se montrent toujours miséricordieuses devant l'erreur humaine. Mais déjà cet éden est trompeur: le gamin, en témoignant les noces interdites des renards, et ses parents qui abattent tous les beaux pêchers en fleurs du jardin, sont l'humanité qui se mêle déjà à la nature.

Dans le prochain rêve, on voit que c'est maintenant vraiment le «Paradis perdu». Les couleurs sont sombres alors que notre héros, jeune homme, lutte contre la mort dans un blizzard: la furie de la nature qui se venge. Le désastre imminent est annoncé.

Dans le «tunnel», c'est l'après-guerre, ce sont les soldats revenants qui questionnent leur mort. Nous sommes trop jeunes, disent-ils, nos parents nous attendent, ils ne croiront pas que nous sommes morts. Triste réalité de la guerre, pour ceux qui l'ont vécue.

Ensuite retour bref aux couleurs, après ces deux séquences sombres et morbides. Notre héros retrouve Van Gogh dans une de ses peintures pour lui parler d'art et de beauté. Le Van Gogh passionné par la beauté de la nature simple qui nous entoure est un rappel de ce qui a été perdu par la guerre destructive. La beauté n'existe plus dans sa forme pure — voilà pourquoi il la rencontre dans sa peinture, qui l'a conservée, et non dans le monde réel.

Dans les deux prochains rêves, le héros se retrouve dans le monde apocalyptique, pendant et après la guerre nucléaire. Encore les couleurs sont sombres — dans l'un rouge-foncé, couleur d'enfer et de sang; dans l'autre, gris et noir, la mort. Inutile d'en dire plus.

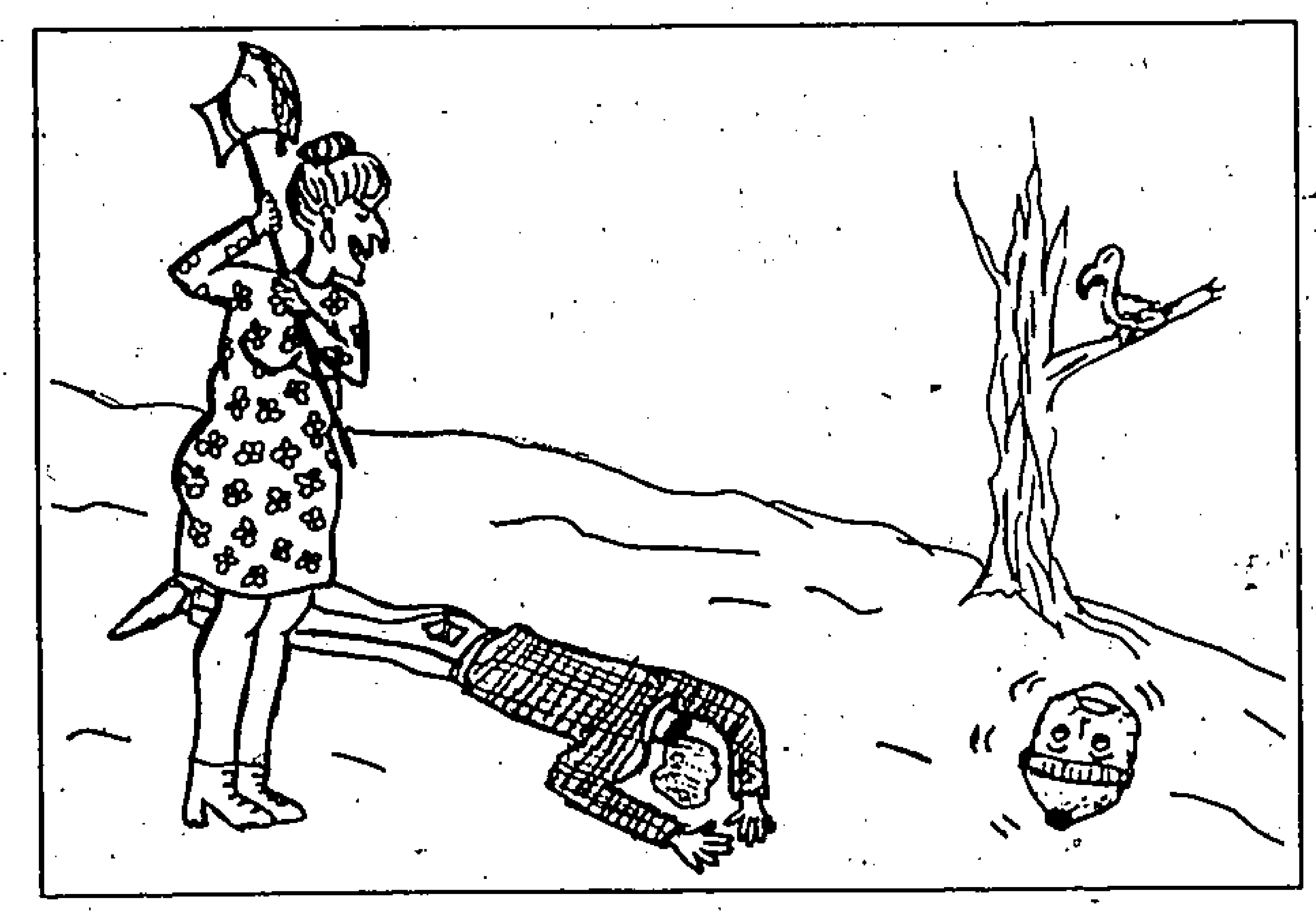
Enfin, lorsque notre héros voyageur débouche sur un petit village tout vert, tout fleuri, qui a conservé les anciennes manières de vie — sans machines, sans électricité — le message final du film nous est transmis. Un retour à la nature éviterait de futures horreurs comme celles qu'on a vues tout au long du film. Le progrès conduit à la corruption et à la destruction, et il ne faut pas oublier et négliger les anciennes valeurs. Très beau, cet optimisme; mais réaliste?

Sommes-nous désensibilisés à la violence?

Tête qui roule n'amasse pas mousse

Un film d'horreur, ça fait peur? Non, ça fait rire maintenant. Pour ainsi dire toute cette violence graphique retrouvée dans les films d'horreur est devenue cliché. Nulle. Même ridicule. Certainement, il y a quelque chose de comique quand la hache tombe et que l'auditoire rigole. Pourquoi? Il y a mille et une raisons pourquoi. Énumérons donc quelques stupidités atroces d'un film d'horreur.

Bruno Gaudette



Premièrement, toutes les victimes sont jeunes, extrêmement belles et extrêmement imbéciles. Car, ceci, selon Hollywood, représente le jeune nord-américain typique. Selon Hollywood. Mais quelle image positive du jeune nord-américain, non? Dieu merci, nous ne sommes pas tous beaux et tous imbéciles. Notre race aurait disparu aujourd'hui!

Ensuite viennent les vilains petits connards: Jason, Freddie et j'en passe. Et tous portent un masque comme Jason ou se fardent à l'excès comme Freddie. Ce qui m'amène à poser des questions à la maquilleuse. Quels gadgets va-t-elle utiliser pour effrayer le public avec son dernier gargantua grotesque? Un oeil de vitre? Une cuisse de velours? Un pied mariton, Madelon?

Salut Ti-Louis!

Tout de même, pied mariton ou non, le vilain petit connard est toujours apparenté au héros du film. Soit que l'antagoniste est une grande-tante, ou un cousin du Texas, ou une maudite belle-mère de la pire espèce. On peut imaginer l'allure de la belle-mère possédée: une voix rauque, visage squelettique, membres désossés, sourire démoniaque...

Et on écouterait cette vieille chipie menacer son gendre avec des paroles réfléchies comme: "Salut Ti-Louis! Tu m'as toujours haïs. Ben là, tu vas m'haïr encor' plusse. HA! HA! HA! HA! HA!" Avec des portraits macabres et débiles de ce genre, on comprend pourquoi la société déteste les belles-mères.

Rien ne sert de courir...

Et Ti-Louis, blanc comme un drap, essaiera en vain de s'échapper loin de cette horrible enragée. Mais le public connaissait cette chipie endiablée. La musique jouée fortissimo dévoile tout. Alors, tandis que Ti-Louis court dans toutes les directions pour fuir cette bonne-femme hideuse, l'auditoire rit. Jusqu'à ce que le pauvre Ti-Louis se fasse décapiter. Tête qui roule n'amasse pas mousse.

Par la suite, une autre victime du film sera martyrisée, mutilée, assassinée. Ensuite une autre. Et puis, une autre. Et pourquoi pas une autre encore? Quand même, le tout est pris pour acquis. Mais, n'est-ce pas épouvantable lorsqu'on entend parler d'horreurs réelles, tel qu'un meurtre, un viol, commis près de chez nous? Prenons-nous ces faits terrifiants avec un grain de sel? Si oui, horreur! Nous devenons inconsciemment aussi démoniaques que la belle-mère possédée. Et là, ce n'est plus drôle du tout.

Humourignal

Découpez et jetez.

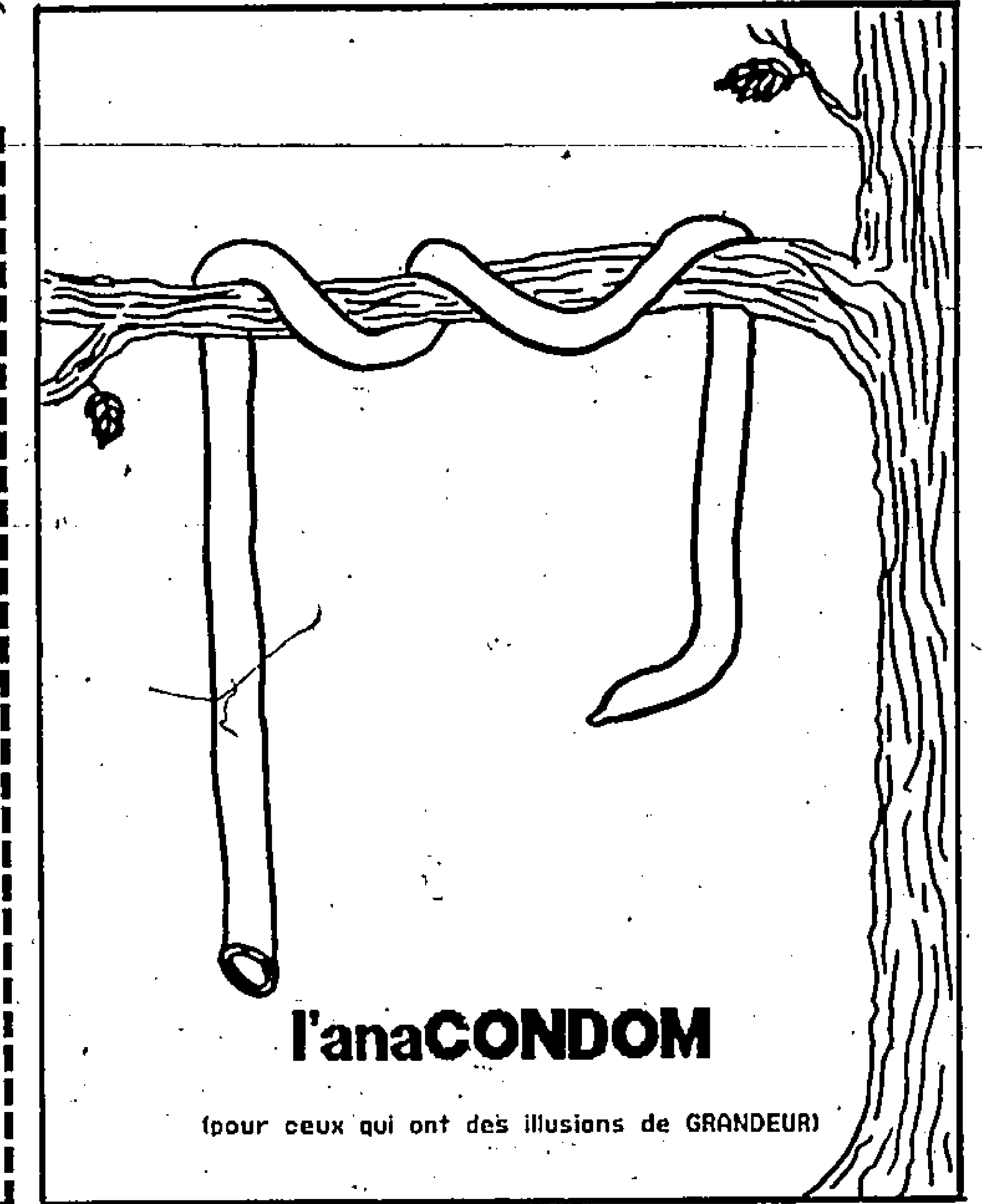
Qu'est-ce qu'on va ben mettre dans ce coin là? Ché pas, yé rendu tard pis j'ai pu d'idées. On met-tu une farce sur la Laurentienne? Ben non, voyons, faut pas être méchants envers les petits. On fait-tu un dessin drôle? Y serait juste drôle parce qu'on ne sait pas dessiner...

Come on là, faut mettre que't'chose là, sinon on va rester icitte toute la nuite. Moé j'ai hâte de finir le montage pour pouvoir aller déjeuner. Haye. Je l'sais! Ah non. J'ai oublié.

Qu'est-ce qu'on écrirait ben pour remplir ce trou-là. Y'a tu quelqu'un qui est encore en train d'écrire son article? Non? Ça serait ben la première fois...

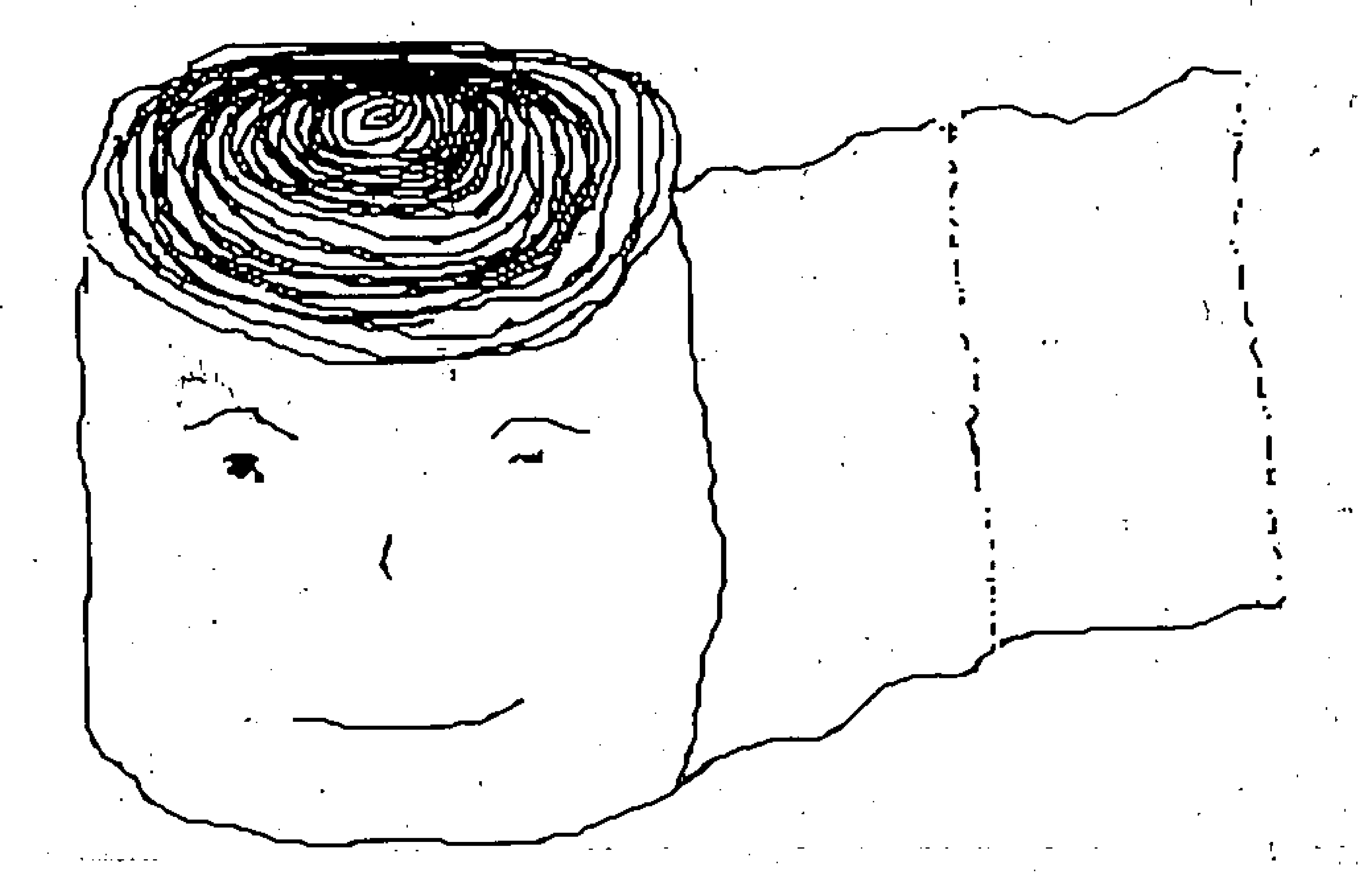
Y reste-tu des dessins d'orignaux qui traînent en quelque part? On a souvent fait ça pour boucher des trous. On peut ben voler des dessins des vieux journaux qu'on a déjà publiés et puis qui traînent dans le bureau? Non, ça serait pas honnête. En tout cas. Peut-être qu'on pourrait le laisser vide pis les gens vont penser que c'est une bonne bande dessinée mais que l'imprimeur a perdu des morceaux du journal en l'imprimant? Voyons donc. C'est ben trop farfetched, ça. J'pense qu'on devrait juste être honnête avec nos lecteurs et pis le laisser vide. De même on maintiendrait nos standards d'intégrité. OK d'abord.

En passant, pourquoi continue-t-il de taper rapidement si on a fini de monter le journal?



POSTER À AFFICHER SUR LE MUR DE VOTRE CHAMBRE!

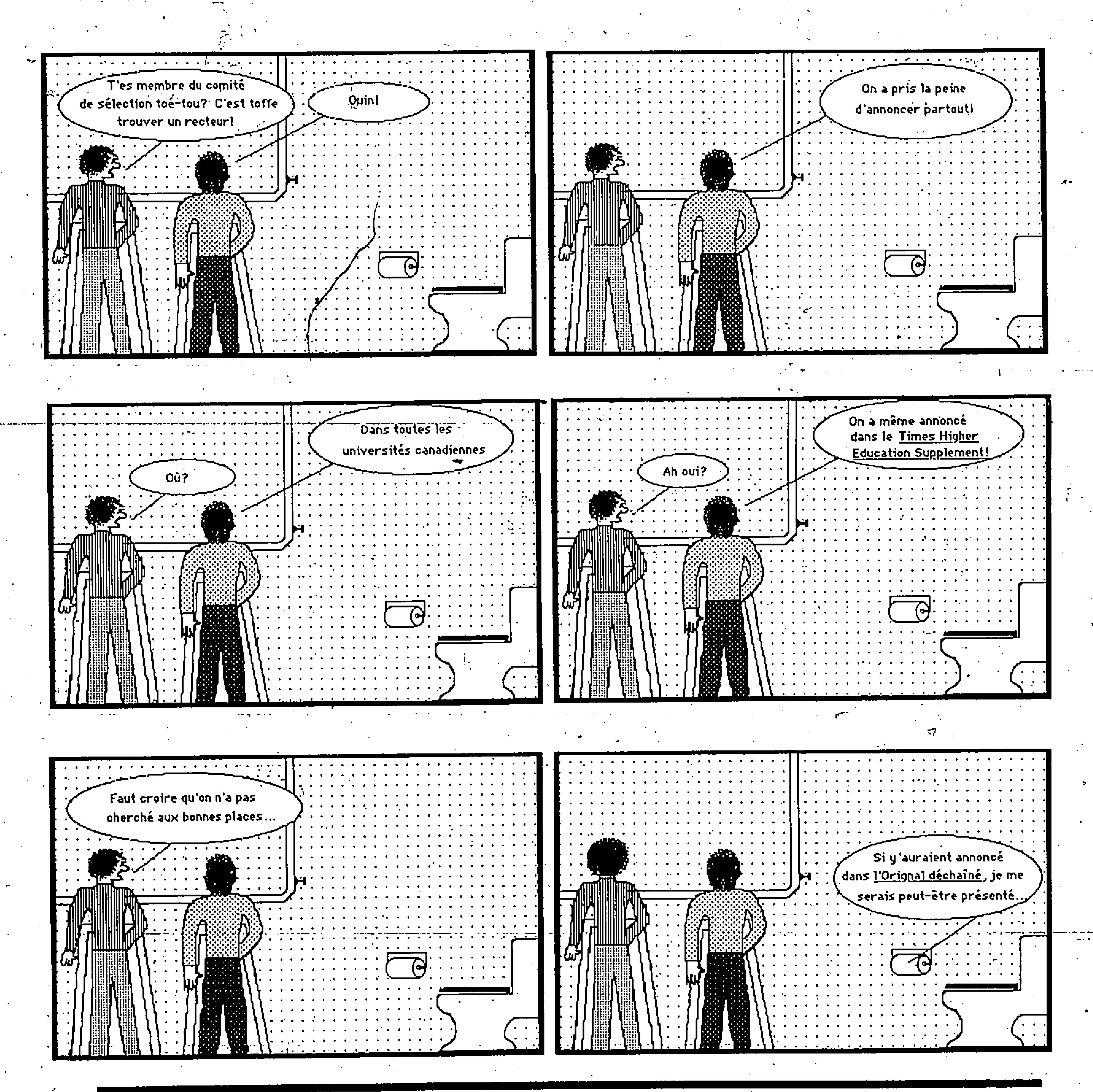
Marcel Lebrun



pour Recteur!

LE DISCOURS DU TRÔNE

mettant en vedette l'honorable Marcel Lebrun, orateur de la Chambre de Bain



Le journal de Djénéba : chronique d'un séjour au Mali

Escale à Abidjan

L'été dernier, Geneviève Ribordy a passé quatre mois au Mali en Afrique de l'Ouest à titre de participante au Carrefour canadien International.

Je n'arrive pas à fermer l'oeil. J'ai l'estomac à l'envers, un noeud dans la gorge, l'envie de pleurer. Je sursaute à chaque bruit, à chaque insecte qui se pose sur moi. Je n'y arriverai jamais. Pourquoi ai-je voulu venir en Afrique?

L'aéroport d'Abidjan était un vrai zoo. Surtout lorsque l'avant-veille les militaires l'avaient fermé et occupé pour empêcher de riches ministres de s'enfuir.

Geneviève Ribordy

Et voilà que nous débarquons, nous, trois pauvres petites Canadiennes qui mettent pour la première fois le pied sur le sol africain. Au début, tout va bien. Il faut attendre, mais nous franchissons la douane sans encombre. Le temps de vérifier que nos bagages eux aussi soient bien arrivés, et nous quittons l'aire des arrivées. Il nous faut maintenant prendre notre correspondance pour le Mali. Pour entrer dans la salle de départ, nous sortons carrément de l'aéroport, pour y entrer de nouveau.

Aussitôt sorties, nous sommes assaillies de tous côtés: mendiants, quêteurs, porteurs qui veulent nous prendre nos sacs, vendeurs d'objets de tout genre, chauffeurs de taxi... Nous réussissons à nous esquiver pour pénétrer dans la section des départs. Deux militaires, à l'air mi-sévère, mi-moqueur, nous arrêtent. Ils vérifient nos passeports et nos billets d'avion. Enfin, nous rentrons.

Si nous avions cru trouver le calme à l'intérieur, nous nous trompions. A l'intérieur, des gens courent à gauche et à droite, alors que d'autres attendent tranquillement, assis sur un siège s'ils ont pu en trouver un, assis par terre, assis sur les bagages, debouts, les enfants dans les bras. Des vendeurs les harcèlent pour leur vendre une brosse à dents, pour leur cirer les souliers. Partout, du monde. Partout, un brouhaha incessant.

Nous repérons le comptoir d'Air Afrique, et nous nous alignons derrière des centaines d'Africains qui, eux aussi, veulent partir pour Niamey, Ouagadougou, Bamako ou Dakar. Parfois, un homme blanc, rare, se dessine dans la foule. Il me semble que nous sommes les seules Blanches. En ligne, nous nous faisons écraser. D'un côté, de l'autre, les gens poussent pour arriver au comptoir. Enfin, c'est à notre tour.

Derrière le comptoir, une femme nous regarde. Nous lui passons nos passeports et nos billets d'avion. Elle nous remet nos étiquettes d'Air Afrique. Puis c'est l'attente. Trop longue. Elle joue dans son ordinateur. Elle finit par nous dire que nos places dans l'avion sont annulées, faute d'avoir réservé. Il faut attendre et voir s'il reste des places dans l'avion quand tous les passagers se seront enregistrés... S'il reste des places.

Tout Abidjan veut prendre cet avion et se retrouve à l'aéroport. Nous sommes consternées. Nos réservations devaient être faites du Canada. Comment se peut-il? Qui a annulé nos réservations? Il suffit, bien sûr, de frapper sur une touche d'ordinateur...

Nous nous mettons à attendre. Nous regardons à droite et à gauche, en prenant le temps, pour la première fois, d'observer un petit carré d'Afrique. L'aéroport est petit et simple. Une seule grande salle pour l'enregistrement des départs, avec des comptoirs de deux côtés, auxquels s'enregistrent les passagers d'Air Afrique, d'Air Gabon, d'Air Ivoire... au fur et à mesure que changent les étiquettes. Quelques publicités aux murs pour des hôtels de luxe ou des compagnies aériennes. Un kiosque où l'on peut acheter de quoi grignoter ou de quoi lire. Un bureau de change au fond, à côté du comptoir d'information. De cette cabine, une femme lit de temps en temps des annonces que l'on comprend à peine.

Au dehors, le soleil brille et le ciel est d'un bleu pur. Des palmiers se dessinent le long de la route. On devine qu'il fait chaud, hors de cet aéroport climatisé.

Il y a surtout des hommes, quelques-un en habits traditionnels, longues tuniques à manches longues sous lesquelles se portent des pantalons. D'autres sont tout le portrait d'hommes d'affaires, habitués aux voyages, mais quelque peu ennuyés par les complications du départ. Les femmes sont habillées coquettement de couleurs vives; très peu d'entre elles voyagent seules. Quelques enfants courent ici et là, ou agrippent la main de leur mère. Puis, partout, dans tous les coins stratégiques, les militaires, uniforme vert et fusil à l'épaule, surveillent d'un air sévère.

Près des comptoirs, on pousse, on crie. Je vois des billets verts circuler. Ceux-là monteront dans l'avion. Je me sens si perdue, si désespérée, si seule dans cet aéroport pourtant petit. Je ne sais comment faire, je ne connais ni les habitudes, ni les coutumes, ni la valeur de l'argent. Un homme, aimable, s'approche pour nous apporter son aide. Nous comprenons à la dernière minute qu'il fait payer son service. On ne peut faire confiance à personne.

L'avion sera bondé, super-bondé. Et débordant de bagages. Une femme fait peser une dizaines de sacs. Elle dépense énormément le poids permis. On veut lui faire payer. Elle riposte. Ils discutent, ils s'arrangent.

Et nous, comme des petites filles sages, attendons seules dans la rangée que l'on nous a indiquée. Tout ce cirque, ces bruits, ces va et vient se perdent comme dans une brume, dans mon angoisse. Enfin, on nous rend nos billets d'avion, pour nous annoncer qu'on ne pourra pas embarquer dans l'avion du jour. C'est officiel.

Nous nous rendons au bureau d'Air Afrique pour nous faire dire que nous n'aurions pas de places dans l'avion avant trois jours. Et dire qu'on nous attend à Bamako le jour-même...

Nous quittons l'aéroport, découragées. Nous ne connaissons personne. Nous avons peur de cette *grande ville qu'on nous dit dangereuse*. Nous sommes désemparées.

Nous nous dirigeons, à bord d'une navette, vers un hôtel pour touristes. Que faire d'autre? De la navette, mini-bus où nous nous entassons, nous apercevons un peu d'Abidjan. Les rues sont larges et parcourues par les automobilistes, surtout des taxis qui conduisent comme des fous. De chaque côté de la route, des femmes marchent, tranquillement, un bébé sur le dos, un paquet sur la tête. Des hommes dorment par terre, à l'ombre d'une pancarte publicitaire. Pendant quelques minutes, nous longeons un bras de lagune. Le vert des arbres qui se penchent vers l'eau contraste avec le bleu de la mer. Puis, c'est la ville. Bâtiments modernes, blocs-appartements et fabriques s'enchaînent avec les quartiers populaires, genre de bidonvilles où les hommes ont construit leur maison de leur mieux. On croise un marché. De loin, nous apercevons, rapidement, quelques étalages. La ville est attirante, mais énorme.

Nous arrivons à l'hotel, et prenons une chambre à un prix exorbitant. Nous nous barricadons dans la chambre d'hôtel à nous nourrir de biscuits. Partout où nous allons nous avons peur de nous faire rouler. Tout est cher, tout est inconnu.

Le soir, enfin, une visite à l'aéroport nous obtient des sièges dans l'avion du lendemain. Quelqu'un nous a pris en pitié: le premier visage souriant, en cette terre d'Afrique. Une employée d'Air Afrique joue avec son ordinateur et nous avoue faire un peu de magie. Ça y est, nous allons enfin pouvoir partir pour le Mali. Pour la première fois de la journée, je ris. Enfin une bonne nouvelle. L'instant d'une minute, j'oublie mes angoisses. Pendant une minute. Puis je me souviens de l'inconnu qui m'attend au Mali, et de la journée du lendemain, à survivre dans un aéroport fou. Nous passons une nuit de sommeil agité, nous demandant ce qu'il adviendra de nous. Les larmes sont au bord des yeux, le coeur est gros.

Le lendemain, nous nous rendons de très bonne heure à l'aéroport. Quatre heures à l'avance. Nous confirmons d'abord nos réservations. Puis nous nous mettons à attendre. Nous sommes les premières en ligne. Nous nous assoyons sur nos sacs, et lisant, parlant, regardant, écrivant, nous attendons plusieurs heures. L'attente semble interminable. L'angoisse recommence. Attendons-nous en vain? Allons-nous enfin embarquer dans cet avion?

L'aéroport est plus calme. C'est le matin.

Puis il se remplit. D'autres se joignent à notre file d'attente. D'autres files se forment. Quand les guichets s'ouvrent, nous sommes les premières. Nous donnons encore une fois nos billets, en nous tenant les pouces. Ça y est, nous avons des places dans l'avion.

L'attente recommence. L'avion a six heures de retard. Nous traînons ici et là dans l'aéroport. Nous buvons quelque chose à la buvette. Nous observons les gens, ces hommes, ces femmes qui seront notre culture pour les prochains quatre mois. L'angoisse continue. Maintenant que nous sommes assurées de prendre l'avion, nous appréhendons le dénouement de notre voyage. Y aura-t-il quelqu'un à Bamako pour nous rejoindre? Si l'on attend trop longtemps, nous arriverons au milieu de la nuit. Et alors?

Enfin, on franchit la porte d'embarquement. Un militaire à l'air sévère nous demande nos papiers. Un autre nous demande si nous avons quelque chose à déclarer. À notre réponse négative, il nous demande d'un ton suspect si nous n'avons même pas de l'argent. Même pas, presque rien. Puis on nous fouille, seule à seule dans une petite chambre.

Nous attendons encore. Voilà dix heures que nous sommes dans cet aéroport. Dehors, il fait noir.

Enfin, on annonce le vol. Tous les passagers, d'un seul coup, s'élancent vers la porte. Surprises, nous nous joignons à eux. La porte franchie tant bien que mal, tous s'élancent vers l'avion. À la course. On se pousse, on se bouscule, chacun veut rentrer dans l'avion en premier. On crie, on montre sa carte d'embarquement. Nous découvrons qu'en suivant la foule, nous nous sommes élancées vers le mauvais avion. Dans la nuit, nous reprenons notre course vers l'autre avion, de peur de le manquer. Essoufflées, nous nous arrêtons une seconde. Toutes les trois, nous nous regardons. Nous éclatons de rire.

Nous abandonnons la partie. Pourquoi courir, l'avion nous attendra bien. Nous arrivons enfin vers un petit avion d'Air Ivoire. Nous attendons notre tour pour monter.

Pourquoi tous se précipitent-ils vers l'avion? Pourquoi veulent-ils tous s'asseoir à l'avant? Pourtant quand un avion s'écrase, c'est l'avant qui tombe en premier. Peut-être la nourriture est-elle distribuée depuis l'avant, et il en manque pour l'arrière. Eh non, les sandwichs sont distribués d'abord à l'arrière et nous en reprenons plusieurs fois. Le seul inconvénient à l'arrière, c'est qu'il y a moins de place pour les jambes...

Enfin, à 11:30 du soir, nous arrivons à Bamako. Nous sommes seules. La nuit est noire, la ville est inconnue. Quoi maintenant? J'ai peur, je suis angoissée. Que suis-je bien venue chercher en Afrique?

Pour découvrir l'Afrique avec le CCI, bougez avant le 15 octobre

S'adapter, non s'imposer

Une fois de plus en 1988, le programme de groupe de Carrefour canadien international a permis à des Canadiens de langue française et à des Africains de partager leur quotidien afin de mieux saisir leur réalité respective et de découvrir leurs aspirations communes, dans la réalisation d'un monde plus juste et équitable pour chacun d'entre nous.

Carrefour Canadien International

Ainsi le 1er juillet, 47 Québécois (et francophones hors-Québec), le sac au dos et l'esprit à l'aventure, s'envolèrent vers cinq pays d'Afrique francophone, soit le Sénégal, le Mali, le Burkina Faso, le Cameroun et le Togo. Nos partenaires africains les attendaient avec impatience et avaient préparé pour eux tout un programme d'intégration en terre africaines.

Au Togo

À titre d'exemple, les participants de l'équipe du Togo, après un court séjour à la capitale, Lomé, se sont rendus à Agou Nyogbo Agbetiko (situé au sud-ouest du pays dans la préfecture de Kloto), où ils séjournèrent deux mois. Accueillis par le CADI (Centre Agricole de Développement Intégré), les carrefouristes ont participé aux divers travaux agricoles tels les labours à l'aide de multiculteurs et aux semences du coton. Pendant la deuxième partie du séjour, à la grande satisfaction de tous, chaque membre de l'équipe a partagé pendant une dizaine de jours, le quotidien d'une famille togolaise.

Au Sénégal

Pour leur part, durant 6 des 8 semaines qu'ils ont passées au Sénégal, les participants d'une autre équipe ont vécu à M'Lomp et à Oussouye, deux petits villages Casamance, à environ 400km au sud de Dakar. Ils ont été reçus trois semaines dans chaque village par l'AJAEDO (Association des Jeunes Agriculteurs et Éleveurs de la région d'Oussouye), qui a pour objectif de freiner l'exode des jeunes vers les grand centres. Intégrés dans les familles des membre de l'AJAEDO, les carrefouristes accompagnaient leurs "tuteurs" chaque jour aux champs d'arachides, de maïs, de mil et de riz pour travailler ensemble. Ils participaient également aux corvées quotidienne et à la préparation des repas. C'est à travers ces activités que les carrefouristes ont pu saisir la réalité quotidienne de cette région et ainsi s'intégrer à la communauté.

Avis aux Intéressé-e-s

Toutes les personnes âgées entre 19 et 35 ans, intéressées à vivre une expérience d'échange et d'intégration à la vie africaine durant l'été 1991, sont invitées à communiquer dès maintenant avec les représentants de Carrefour canadien international (C.C.I.), au 2520 rue Leclaire, Montréal H1V 3A7. Tel: (514) 251-0685. La date limite d'inscription est fixée au 15 octobre 1990.

Tout en partageant le mode de vie de leurs hôtes (logement et nourriture), les personnes choisies s'intégreront à des projets communautaires, tels: constructions diverses ou plantation d'arbres en région sahélienne. Les objectifs du programme de groupe de Carrefour canadien international sont: d'apprendre et non pas d'enseigner, de s'adapter et non pas de transformer, de vivre des coutumes, sans en imposer.

C.C.I. est un organisme non-gouvernemental et sans but lucratif. Ses sources de financement sont multiples: les budgets proviennent de l'Agence Canadienne de Développement International (A.C.D.I.), de la cotisation des participants, de dons privés et de projets de levée de fonds.

Un orignal à Montréal

Maman et papa Hulk

"Que le plus important, ce n'est pas la destruction de Hulk, mais le combat qu'il livre à Hulk et que ce contact très particulier avec ce qui le trouve jusque dans le plus profond de son très intime code génétique est ce qui lui donne sa raison même de vivre et de lutter."

Les Jumeaux d'Arantia
N. Canac-Marquis

Bruno Gaudette

J'avais écrit cette citation de Normand Canac-Marquis sur un bout de papier et je l'ai redécouverte en faisant le ménage un jour. Vous voyez, mes parents arrivent bientôt. Pour la première fois depuis mon départ de la maison paternelle, mes parents viennent me rendre visite. Et pour la Nième fois depuis longtemps, je dois me prouver face à eux. Papa, Maman, je suis un homme indépendant maintenant. Vont-ils me croire dans mon rôle?

Terrib terrib terrib

D'ailleurs, comment puis-je faire bonne figure devant un gros et grand homme à l'allure imposante et aux immenses *yeux bruns qui peuvent apeurer* un grizzly? C'est troublant. Ensuite, comment puis-je confronter une femme à la vue perçante et à l'esprit qui peut parlementer avec n'importe quelle langue de vipère et la faire taire? C'est terrifiant. Ils vont tout critiquer. Tout tout tout. Ils vont me faire subir une interrogation pénible sur tout. Tout tout tout.

J'imagine les questions-clefs: "As-tu assez d'argent? Manges-tu à ta faim? T'ennuies-tu?" Oui, maman, j'ai assez d'argent. Oui, papa, je mange à ma faim. Non, non, je ne m'ennuie pas à Montréal. Ne vous inquiétez pas. Entre temps, moi, je m'inquiète de ce qu'il vont dire.

Ça sonne à porte

La cloche d'entrée sonne. Non, ils sont arrivés! Dieu merci, j'ai lavé la vaisselle. Mes parents détestent une cuisine malpropre. Je réponds.

—Bonjour! Comment ça va?

—Ça va ben! Ça va ben. Pis toé?

—Ça va très bien! (Je suis un paquet de nerfs!)

—Il fait chaud, icitte. As-tu chaud?

—*Pas vraiment. (Pas vrai)*

—Entéka, on t'a acheté un ventilateur pour te rafraîchir.

—Merci beaucoup. Beaucoup, beaucoup, beaucoup. Je vais l'apprécier. (À mort!)

Inspection

Après cet échange, ils entrent dans mon appartement et inspectent les lieux avec mon oncle Yval et ma tante Gisèle.

—T'es ben installé.

—Oui? (Ils approuvent!)

—Combien paies-tu de loyer?

—Trois cent cinquante par mois, l'électricité pas inclue.

—C'est cher Montréal!

Néanmoins, mon oncle les réconforte en leur soulignant que je débourse cinquante dollars de moins que pour une location habituelle. Sur ce, ils sont fiers d'apprendre que leur fils peut se débrouiller seul. Ils ont toujours su que leur fils pouvait se débrouiller seul. C'est moi qui me fait des cauchemars.

La grobe

Mais les inspections continuent pareil. Cette fois, Papa ouvre la porte du réfrigérateur et s'exclame: "Ouais! T'as pas grand chose!"

Tout de suite, je passe à la défensive.

—J'ai pas eu le temps d'aller faire les épiceries, avec ma jobbe d'enseigner l'anglais aux jeunes pis toute. Tu sais. J'arrive de l'ouvrage à six heures pis chu assez fatigué de ma journée!

—On te comprend. On va aller t'acheter un peu de nourriture au magasin du coin. Demain, on ira faire tes épiceries.

Maman ajoute:

—En passant, j'espère que tu fais pas toujours tes épiceries au petit magasin du coin. Ça serait mieux si tu faisais une grosse commande à chaque mois au supermarché, quitte de payer un taxi s'il le faut. Ça coûte moins cher à la longue.

—Oui, maman.

—Ta mère a raison, mon gars. On allait faire nos épiceries au magasin du coin quand on restait en appartement. Ça nous coûtait les yeux de la tête.

—On a jamais fait ça, Gilbert!

—Oui, oui, Raymonde. Quand on restait sur la rue Lloyd...

—Pantoute. On allait seulement acheter nos cigarettes là. C'est toute. Pis, il les vendait cher à part de ça. *Fais pas* comme nous-autres, Bruno. Dépends pas trop sur les magasins du coin.

Conseil à suivre.

Tu t'ennuies-tu?

—Tu t'ennuies pas de ton gros daddy, hein?

—Non, je m'ennuie pas à Montréal.

—Que fais-tu pendant tes temps libres?

—J'appelle mes amis. Ou je vais les visiter. Ou j'écris à mes chums à Sudbury. Ou je lis.

— Ben, t'a l'air de te tenir occupé. Tu t'habitues à vivre seul.

Par conséquent, ils s'habituent au fait que je suis devenu un homme indépendant. Mais, ils s'inquièteront toujours de mon sort. Comme tout bon parent. Comme tout bon ami. Alors, notre contact très particulier me donne ma raison de vivre et de lutter. Car, pour eux, je peux toujours confronter la vie quotidienne, en faisant bonne figure devant mes propres problèmes et mes propres décisions. Il suffit de se convaincre soi-même au lieu de ses parents.

CHRONIQUE DE L'AEF

Didier Kabagema

Le jeudi 20 septembre 1990, à la dernière réunion du Sénat la motion déposée par l'Association des Étudiants Francophones concernant un siège au comité du bilinguisme a été votée à l'unanimité. L'A.E.F n'avait pas été inclue dans ce comité sous prétexte que les autres membres qui y siègent sont "bilingues". Étant donné qu'être bilingue n'implique pas être culturellement francophone, une motion avait été déposée au Sénat, il y a de cela un mois, pour remédier à cette erreur de jugement qui lésait l'intérêt des francophones. Nous allons donc désormais avoir le privilège de retrouver notre siège au comité du bilinguisme et de façon permanente.

A cette réunion, le remplaçant de monsieur Wes Cragg au Comité de sélection du Recteur fut également élu. Monsieur Robert Dickson, professeur de littérature française à l'Université Laurentienne, a été élu à ce poste.

Autre information d'importance, l'Université Laurentienne a désormais un programme de maîtrise en Service social qui sera effectif dès janvier 91. Cela permettra de palier au faible taux de travailleurs sociaux francophones en Ontario.

Congrès de la SULFO À OTTAWA

Contrairement à ce qui a été annoncé, la Société des universitaires de langue française de l'Ontario ne pourra pas noliser un avion pour transporter les personnes de Sudbury qui désirent se rendre au Congrès. De plus, la date du congrès est le samedi 10 novembre (et non le 9 tel qu'annoncé précédemment).

Pour de plus amples renseignements, communiquer avec: Jean-Charles Cachon ou Christiane Rabier-Angrand, 675-1151.

Commerce : programme "français"

La Laurentienne se paie notre gueule

Qu'est-ce qu'étudier en français à l'Université Laurentienne? Pour un étudiant de 3e année en commerce...

•C'est d'avoir 18 de ses 42 cas d'étude en anglais pour son cour de Finance.

•C'est d'avoir à lire la moitié de la documentation obligatoire du cours de Ressources Humaines en anglais.

•C'est d'avoir 11 cas anglais en Comptabilité (pourquoi pas en chinois, des chiffres c'est des chiffres!)

•Heureusement, en Marketing, c'est d'en avoir qu'un et en Production aucun. Bravo!

Situation déplorable? Eh bien oui!

Un étudiant en commerce

Un relais-vélo lance un nouveau film de l'ONF

L'analphabicyclette

Le relais-vélo d'Ottawa à Hawkesbury des 7 et 8 septembre a marqué le coup d'envoi du tournage du film *Alpha* (titre provisoire). Produit par le centre ontarois de l'Office national du film du Canada, ce moyen métrage de Claudette Jaiko explorera l'analphabétisme fonctionnel en Ontario à la lumière de la nouvelle définition que lui donne l'UNESCO*.

Communiqué

Circonscrivant l'action à l'Est ontarien, le film met en scène des gens en cours d'alphabétisation et des alphabétisateurs. Au centre du groupe, Richard Hudon, coordonnateur du Programme d'alphabétisation communautaire de l'Ontario (ACO), ex-analphabète fonctionnel et sorte de croisé des temps modernes. Il est entouré de Serge Wagner, universitaire spécialisé en alphabétisation, Florian Lévesque, coordonnateur du Rassemblement des groupes populaires d'alphabétisation francophone en Ontario (RAGPAFO), Henriette Lapointe, auteure de textes pour apprenants, Diane Dugas, coordonnatrice d'Alpha-Hawkesbury, et René-Marie Paiement, ancien militant. Ensemble, ils personnifient l'histoire du mouvement d'alphabétisation française en Ontario, chargé d'espoir, de vulnérabilité et de contradictions.

Le relais-vélo qui a souligné la Journée internationale d'alphabétisation, le 8 septembre, a symbolisé le passage du monde des illettrés à celui des lettrés. Cet événement a permis à l'équipe de tournage de saisir sur le vif le peloton des cyclistes, dont nos principaux protagonistes, qui ont transporté des messages de ville en ville.

Alpha

Le film *Alpha* se propose de donner aux analphabètes le goût de reprendre livres et crayons, de sensibiliser la communauté à leurs problèmes et d'examiner l'alphabétisation non seulement comme démarche de prise en charge personnelle, mais aussi comme outil de réinsertion sociale et clé de la survie des Franco-Ontariens.

Produit par Paul Lapointe, *Alpha* sera lancé au cours de l'automne 1991.

*Selon l'UNESCO, un analphabète fonctionnel est "une personne incapable d'exercer toutes les activités pour lesquelles l'alphabétisation est nécessaire dans l'intérêt du bon fonctionnement de son groupe et de sa communauté, et aussi pour... son propre développement..."



Ci-dessus : Florian Lévesque, coordonnateur du Rassemblement des groupes populaires d'alphabétisation francophone en Ontario, messager du relais-vélo marquant le coup d'envoi du tournage du film *Alpha* (titre provisoire) de l'ONF. Regardez attentivement : il portait ce jour-là le T-shirt de l'Orignal déchaîné!

Former nos artistes chez nous

À quand un programme de théâtre à la Laurentienne?

J'veux rester à Sudbury!

Tout l'monde sait très bien qu'à l'Université Laurentienne, le programme de formation théâtrale n'existe pas encore en français. Pourquoi?

Robert Poisson

[redacted] cer- [redacted] temps icitte. C'est Ottawa la bonne place pour étudier le théâtre." C'est trop facile à dire, ça.

"Moé j'viens du nord", c'est icitte que je suis né, c'est icitte que je veux m'exprimer. Ot- [redacted] me ressemble pas, Ottawa!

Moé, j'veux rester icitte. Il y en a d'autres qui l'ont fait avant moi. "Lâchez-moi avec ça." Ici dans l'Nord, on a un goût, une saveur spéciale. En fait, c'est mon sang qui coule icitte.

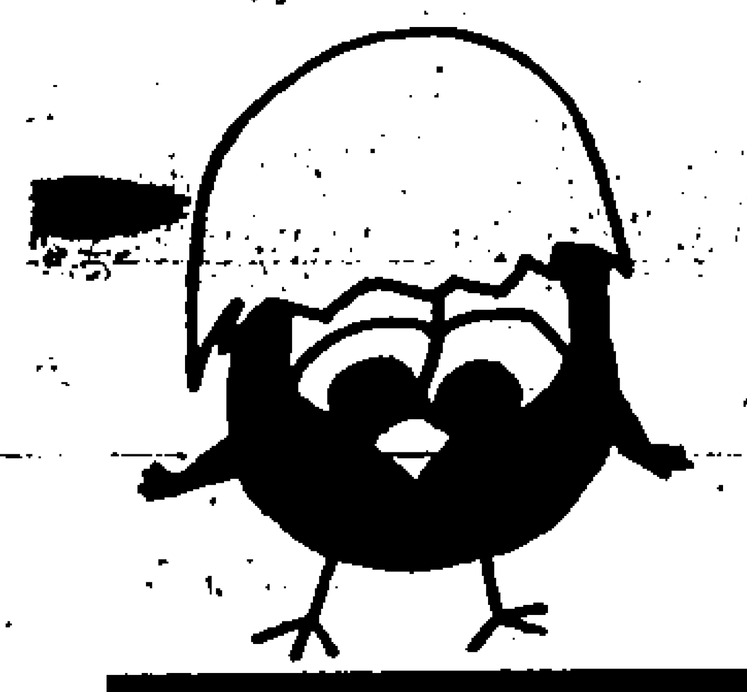
Qu'est-ce qui nous manque ici? La créativité, le potentiel? Non! J'peux pas croire ça. Il faut se prendre en main et exprimer notre culture nord-ontarienne. Il faut être capables de nourrir notre besoin culturel.

Se découvrir

Le théâtre, grâce à son approche créative, nous incite à découvrir ce potentiel qui existe à l'intérieur de chacun de nous et contribue par le fait même, à la bonne santé d'une culture, d'un peuple, d'une famille, à une identité francophone qui nous appartient.

Essayez de me faire croire maintenant que nous pouvons encore attendre. Moi, j'y crois à ce programme et je ne suis sûrement pas le seul. On a le droit de se prendre en main, il ne faut pas lâcher prise. Cette culture, le goût qui glisse entre nos lèvres, nous appartient. Ce noyau peut exister aujourd'hui.

Donnons-nous la main.



La prochaine saison du Théâtre du Nouvel-Ontario

Le spectacle communautaire cette année: *Les Fridolinades*

Le 27 septembre dernier, le Théâtre du Nouvel-Ontario a donné une réception pour lancer sa nouvelle saison.

Didier Kabagema

Le TNO, qui existe déjà depuis deux décennies, accueille cette année d'une nouvelle directrice artistique, Sylvie Dufour, qui remplace Brigitte Haentjens. Sylvie Dufour a décidé d'amorcer la nouvelle saison en présentant ***Les Fridolinades*** de Gratien Gélinas du 4 au 8 décembre 1990 à l'auditorium Sheridan, Sudbury Secondary School.

D'après Sylvie Dufour "cette pièce permet de faire jouer beaucoup d'acteurs. J'ai pensé que comme théâtre communautaire, on aurait une participation plus grande." Les grands défis de Sylvie Dufour ne s'arrête pas là. Elle prépare la mise en scène de la pièce ***Deuxième souffle*** de Robert Marinier et de Dan Lalande. "C'est un honneur de monter une pièce écrite par des Franco-ontariens", a déclaré la nouvelle directrice du TNO. "En plus, nous avons des projets à long terme pour notre théâtre, comme accueillir des locataires à vocation artistique et pour cela, j'ai une équipe qui est prête à me suivre."

Pour la nouvelle saison, le TNO a présenté à cette occasion un extrait de chaque pièce qu'elle a l'intention de monter. Puis, l'exécutif a présenté sa nouvelle équipe de façon originale, sous l'aspect d'une assemblée annuelle. Avec tant de panache au TNO, il va sans dire qu'on nous réserve une saison pleine de promesses.

L'invasion du Koweït : nouvel avatar de la crise arabe

Et l'Amérique engendra Hussein

Didier Kabagema

L'agression irakienne du 2 août contre le Koweït a propulsé Saddam Hussein dans le camp des hommes à abattre.

Pourtant, c'était sous l'oeil bienveillant de la communauté internationale qu'il avait déclenché en septembre '80, la guerre contre l'Iran. L'Irak revendiquait alors le Khousistan, territoire iranien, et le contrôle du confluent (Chatt El Arab) *qui se jette dans le golfe.*

À cette époque, le général Saddam Hussein était en odeur de sainteté pour les Occidentaux qui lui vendaient bien volontiers des armes. Obsédés par Khomeiny, les pays comme la France ou les États-Unis ouvrirent des *crédits aux Irakiens,* prétextant que ces derniers luttaient au premières loges contre les Islamistes. Cette guerre dura huit ans, et Saddam Hussein en tira finalement un grand prestige. En effet, l'Iran fut exténué par des troupes irakiennes bien équipées et soutenues par des corps expéditionnaires occidentaux. Aujourd'hui, l'invasion par l'Irak du Koweït a provoqué sa condamnation par le conseil de sécurité de l'ONU.

Nations-honnies

Cependant, les peuples arabes ne croient plus à l'efficacité de cet organisme. Son incapacité à résoudre le problème israélo-arabe l'a discrédité aux yeux des plus pacifistes. Le veto des États-Unis à toute condamnation d'Israël pour son occupation de la Cisjordanie et de Gaza a achevé de miner la crédibilité des Nations-Unies. Ainsi, il n'est pas étonnant que Saddam Hussein jouisse d'un soutien populaire résultant principalement du mécontentement d'Arabes déçus par l'inefficacité de l'organisation des Nations-Unies.

La mégalomanie de Saddam Hussein, ses liquidations périodiques d'officiers gênants, ainsi que sa récente utilisation de l'arme chimique contre le peuple Kurde sont tout à coup occultées par l'image presque indéniable du défenseur de la cause arabe.

Jusqu'à aujourd'hui, les différentes guerres israélo-arabes ont toujours entraîné des défaites arabes. Et le refus des Israéliens do rendre les territoires conquis par la force des armes, leur alliance presque *congénitale avec les Américains,* forcent les populations du Proche-Orient à galvaniser le geste du chef d'État irakien.

Héritage colonial

Hormis le fait que l'organisation des Nations-Unies fasse figure de girouette sous le vent de la Maison-Blanche, qu'Israël s'obstine à occuper des territoires étrangers, le problème au Proche-Orient connait d'autres obstructions qui retardent la paix dans cette région. En effet, l'ordre colonial entraîna une balkanisation des territoires qui fit naître des États artificiels peu peuplés où des monarchies ubuesques furent placées. Ceci a multiplié les clivages politiques qui prirent racine dans différentes tendances religieuses.

L'or noir reste néanmoins une des raisons principales de la crise du Golfe. Comme bien des pays du Tiers-Monde, l'Irak croule sous des dettes inextricables. Cependant, pour qu'il y ait endettement, il faut des créanciers. Nous trouvons dans un passé proche, la France, les États-Unis, l'Angleterre parmi les premiers prêteurs à l'Irak de Saddam Hussein. Ceci, parce que l'argent n'a pas d'odeur.

Que reste-t-il à constater ? Que seul le langage de l'argent et du fusil dominent la scène internationale. La crise du Golfe n'est que la conséquence irréversible d'une multitude de malversations diverses de la part des dominants. Quand le monde de la Finance et de la poudre à canon bafouent jusqu'à l'humiliation certains peuples au profit d'autres, il faut s'attendre au pire.

Une série de TVO sur les services gouvernementaux en français

Pour prendre la loi 8 au sérieux

L'accès aux services en français du gouvernement de l'Ontario rendu facile avec la nouvelle série de la chaîne de TVOntario.

Cet automne, familiarisez-vous avec les services en français offerts par le gouvernement de l'Ontario, en regardant la série ACCES sur les ondes de La Chaîne de TVOntario.

Cette série qui a été produite par La Chaîne, en collaboration avec l'Office des affaires francophones et plusieurs ministères du gouvernement de l'Ontario, comprend 13 émissions de 30 minutes chacune qui seront diffusées tous les mardis à 20h, à partir du 25 septembre.

Comme son nom l'indique, la série ACCES met l'accent sur la façon d'obtenir des services en français au gouvernement de l'Ontario.

Les émissions sont basées sur des situations de tous les jours. Par exemple, vous apprendrez comment poursuivre des études postsecondaires, passer l'examen de conduite ou obtenir des soins de santé en français.

DATES	MINISTERES	SUJETS
25 septembre	Collèges et Universités	les programmes d'étude en français; aide financière
2 octobre	Education	les centres d'études pour francophones
	Agriculture et Alimentation	les services à la communauté agricole
	Services Gouvernementaux	les responsabilités de ce ministère
9 octobre	Formation professionnelle	les milieux d'apprentissage non-traditionnels
16 octobre	Services sociaux et communautaires	le maintien du revenu les besoins particuliers les services aux jeunes contrevenants la réadaptation professionnelle les agences privées l'implication des bénévoles
23 octobre	Environnement	son mandat
	Personnes handicapées	son rôle et ses services
	Logement	le programme d'Habitation coopérative
30 octobre	Tourisme	les sites historiques et touristiques
	Consommation et Commerce	le rôle de la Protection du consommateur
	Conseil de gestion	responsable de l'embauche de nouveaux employés au gouvernement provincial
6 novembre	Soliciteur général	la police communautaire les droits des citoyens francophones de se faire servir en français
	Commissaire d'accès à l'information	l'accès aux dossiers personnels et aux documents généraux
	Services correctionnels	l'aide aux contrevenants pour faciliter leur intégration dans la société
13 novembre	Santé	les différents centres de soins généraux et spécialisés offrant des services en français
20 novembre	Affaires municipales	les encouragements aux municipalités pour offrir des services en français
	Condition féminine	les programmes pour aider les droits des femmes
	Commission des accidents du travail	la décentralisation des services offerts
27 novembre	Travail	les droits protégés par les Normes d'emploi
	Commission d'équité salariale	l'équité salariale entre les hommes et les femmes
	Sécurité au travail	la santé et la sécurité au travail
4 décembre	Richesses naturelles	la gestion des terres de la Couronne
	Développement du Nord et des Mines	les services au public l'expansion économique du Nord de l'Ontario
	Transports	la sécurité routière
11 décembre	L'office des personnes âgées	les services aux personnes âgées
	Procureur général	les possibilités de procès en français
	Affaires civiques	les responsabilités envers les immigrants
18 décembre	Culture et communications	les services du Conseil des Arts de l'Ontario le rôle de l'agent communautaire la mission de la Direction du Patrimoine

Concours de poésie de Hallowe'en à CBON

"IÈRE" comme sorcière

Poètes en herbe et fêteux de l'Hallowe'en : cette année encore, l'émission ENTRE NOUS à CBON lance son concours annuel de poésie à l'occasion de l'Hallowe'en.

L'année dernière, les auditeurs et les auditrices ont composé des vers en "ouille" comme citrouille. Cet automne, nous pourrons tous composer des poèmes qui finissent en "ière" comme sorcière.

Faites parvenir vos créations avant le vendredi 26 octobre à l'adresse suivante : Concours de poésie en ière, Emission Entre Nous, CBON, 15, rue MacKenzie, Sudbury (Ontario), P3C 4Y1. Vous pouvez faire parvenir votre texte par télécopieur au (705) 688-3236.

Lors de l'émission spéciale de l'Hallowe'en, le mercredi 31 octobre, CBON lira en ondes les poèmes gagnants et annoncera le nom des poètes lauréats. Il y a trois catégories: grand public, élèves du primaire, et élèves du secondaire. Un prix pour la participation des écoles sera également décerné.

Soyez la première à vous fendre le derrière pour pondre quelques v(i)èrs desquels vous serez fière!

Je m'abonne!

Bon. Ça y est. Je mets fin à cette procrastination et puis je m'abonne à l'Orignal déchaîné. Comme ça, je pourrai recevoir chez moi les nouvelles et opinions de la communauté laurentienne et sudburoise. J'aurai ma fenêtre sur le monde en français.

J'envoie tout de suite mon chèque de 20 $ pour 12 parutions à l'Orignal déchaîné, C-306B, Edifice des classes, Université Laurentienne, Sudbury (Ontario) P3E 2C6

J'invite l'Orignal chez moi!

Nom : ______________________

Rue : ______________________

Ville : ______________________

Province (pays) : ______________________

Code postal : ______________________

Les dates limites approchent

Attention : Bourses!

Êtes-vous un étudiant de 4ème année?

Pensez-vous poursuivre des études supérieures ou êtes-vous déjà inscrits à un programme de 2ième cycle?

La date limite pour la présentation de demandes de bourses d'études supérieures de l'Ontario (toutes les disciplines) est le 23 octobre.

Vous pouvez vous procurer des formules de demande au Bureau des études supérieures et de la recherche (L-313).

Êtes-vous un étudiant en sciences? En génie? En psychologie? En kinésiologie?

La date limite pour la présentation de demandes de bourses du Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie est le 9 novembre. Vous pouvez vous procurer des formules de demande au Bureau des études supérieures et de la recherche (L-313).

Sessions d'info

Il y aura une réunion d'information du CRSNG, le 3 octobre 1990, de 11 h 30 à 13 h 30, à la Salle du Séant, Édifice R.D. Parker, 11ème étage. Il s'agit d'une période de questions et réponses sur les programmes et les bourses du CRSNG. Il y aura, sur place, des représentants du Conseil de recherche en sciences naturelles et en génie que vous pourrez consulter personnellement, et de l'École des études supérieures qui répondront également aux questions portant sur les autres bourses d'études.

Date de tombée

des articles et annonces du prochain numéro:

le mercredi 10 octobre

(c'est sérieux là!)

